

Le Samedi

VOL. III - NO. 32

MONTREAL, 16 JANVIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.



UN INTERIEUR MODELE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"

MONTREAL.

MONTREAL, 16 JANVIER 1892.



Les lions et les léopards adorent les parfums.

Le téléphone est connu aux Indes depuis des
milliers d'années.Il y a des terrains à Londres qui valent huit
millions de piastres l'arpent.On ne fait pas un savant en poursuivant ses
études sur une chaise berçante.Le saumon, le brochet et la morue sont les
sens poissons qui ne dorment pas.Jonas fut le premier parmi les anciens qui
s'occupa de décorations intérieures.Chez un étranger, c'est l'habit qui fait tout ;
chez une connaissance, c'est le caractère.Jay Gould a rarement plus de cinquante sous
dans ses poches. C'est aussi notre habitude.Les politiciens ressemblent aux chiens qui se
battent pour un os. Il n'y a pas beaucoup de
viande après.L'homme ressemble beaucoup au poisson ; ja-
mais celui-ci ne serait embêté s'il se tenait la
bouche fermée.C'est toujours les petites choses qu'on oublie ;
un homme qui a des cigares de vingt-cinq sous,
n'a jamais d'allumettes.Beaucoup d'hommes doivent leur gloire à la
petitesse de leurs semblables. La gloire n'est, après
tout, que le résultat de la comparaison.On a trouvé dernièrement dans le ventre d'une
baleine, une cruche de whisky parfaitement bou-
chée. Les savants se demandent maintenant si
Jonas n'avait pas un tire-bouchon sur lui quand
il est tombé à l'eau.Un homme, qui mérite à coup sûr que son nom
passe à la postérité, c'est, sans contredit, l'inven-
teur d'un nouveau piano-modèle, qui ne fait au-
cun tapage, et sur lequel les jeunes miss peuvent
parfaitement apprendre le doigtier sans écorcher
les oreilles des voisins.

Brigitte.—Mon mari Tony, voulait en sa qualité de
citoyen romain donner un nom italien au bébé ; moi
comme irlandaise, j'avais droit à un nom commençant
en *Mac*. Pour nous entendre, nous l'avons appelé :
"Macaroni."

LA SOURIS ET LA TORTUE

FABLE POLONAISE

Une souris, probablement
Légère, mais d'un cœur très tendre,
Plaignait la tortue ; à l'entendre
Nulle bête certainement
Ne lui semblait plus mal dotée :
Porter épaisse écaille et massif logement
Sur son dos ; être bafouée
Par tous les gens de goût ;
Ne pas courir surtout !...
Aussi dans sa pitié sur le sort des tortues
Elle répandit quelques pleurs.
L'autre lui dit : "Tu t'évertues
Bien à tort sur mes grands malheurs ;
Ma maison n'est pas belle,
C'est vrai ; mais elle est à moi. Telle quelle
Je m'y prélasserai en liberté
Et ne voudrais pas habiter
Le somptueux palais où tu prends tant de peine
À te dissimuler ; constamment en émoi
Tu n'y vis qu'en mourant d'effroi ;
Et lorsque le chat s'y promène,
Tu changerais bien avec moi !"

Imité de KRASICKI par BLANCHE NORBLIN.

PAS DANS LE MÊME CAS

Lui.—Ma chère, je crois que nous ferions
mieux de rappeler Hélène et son mari, et de leur
pardonner de s'être sauvés pour se marier.

Elle.—Non pas

Lui.—Ne te souviens-tu pas que ton père nous
a pardonné au bout de deux jours ?

Elle.—Ce n'est pas pareil. Il croyait que
j'étais assez punie de t'avoir épousé.

NOS CHÉRIS



La grande sœur.—Fernand, je ne t'amènerai plus
avec moi. Ce que tu m'as fait honte chez madame Bélec,
quand je t'ai vu mettre une beurrée dans ta poche !

Fernand.—Ce n'était pas pour la manger ; je voulais
la porter à la bonne pour qu'elle prit des patrons dessus.

L'oncle.—Ainsi, tu vas à l'école ?

Louis.—Oui, mon oncle.

L'oncle.—Es tu bon élève ?

Louis.—Un des meilleurs.

L'oncle.—Comment épelles-tu souris ?

Louis.—Je suis trop grand pour épeler souris :
demande-moi un chat, un chien, un cheval par
exemple.

Fernand.—Vous n'avez pas emmené votre
femme, monsieur Lagneau ?

M. Lagneau.—Non ; aurais-tu aimé à la voir ?

Fernand.—Oui ; c'est-à-dire son pouce.

M. Lagneau.—Son pouce ! et pourquoi ?

Fernand.—Maman dit toujours qu'elle vous
tient sous son pouce ; il doit être énorme.

Le petit Alfred est à table et mange du pain
beurré. Tout à coup il demande à sa mère d'y
ajouter un peu de confiture.

—Non, dit la mère, on ne met pas de confi-
ture sur du beurre

Alors, tournant l'autre côté du pain :

—Tiens, dit-il, sur ce bord-là.

François est le petit frère de trois grandes
sœurs, dont une absente en voyage de noces. Au
dîner du jour de l'an on demande à l'enfant de
proposer une santé.

—Eh bien, reprend François, je souhaite beau-
coup de bonheur à tout le monde, et j'espère qu'à
un autre jour de l'an, la table à dîner sera en-
core plus petite.

SHOCKING !



Miss Clara.—Vous ne me dites pas que vous pouvez
voir à travers cette machine ?

Le photographe.—Oui, parfaitement, mais seulement
je vous vois la tête en bas.

Miss Clara.—Oh ! l'horreur !

HONNEUR AU MÉRITE

Le curé.—Eh bien ! ma pauvre femme, vous
n'avez pas eu beaucoup de plaisir au jour de
l'An ?

La mendicante.—C'est vrai, monsieur le curé.
Nous sommes si pauvres ! Nous n'avons eu qu'
une consolation : c'était de songer que notre gar-
çon qui a été envoyé au pénitencier, a mangé de
la dinde ce jour-là.

UNE DÉFINITION

Le fils.—Papa, je lis souvent dans les journaux :
Agent de change, qu'est-ce que ça peut vouloir
dire ?

Le père.—C'est la profession d'un homme qui
vend quelque chose qu'il n'a pas, à un autre
homme qui n'a pas d'argent pour le payer.

TRES TRAGIQUE

—Où en êtes-vous avec votre tragédie ?

—Mieux que je ne le croyais, j'ai déjà tué tous
les principaux personnages moins deux, et encore,
ces deux-là ne se parlent pas.

UN BON POINT DE GAGNÉ

Un malheureux dipsomane qui a fait une cure de trois mois pour tâcher de perdre l'appétit alcoolique, rentre ces jours-ci chez son médecin.

—Il est sorti, lui répond un des gardiens.

—J'en suis réellement chagrin, reprend le dipsomane, car je tenais à le voir pour une raison toute spéciale. J'ai été soigné par lui il y a quelque temps, et j'aurais voulu le consulter à propos de ma maladie.

—Je pourrais peut-être vous aviser en son absence. Je suis en charge d'une des branches de son institut. Vous n'avez pas recommencé à boire, j'espère ?

—Oh, non.

—Sentez-vous encore quelque penchant pour la boisson ?

—Aucun.

—Alors, vous craignez sans doute que la maladie ne vous reprenne ?

—Non, ce n'est pas cela. Mon cas est peut-être unique. J'ai eu honte de me présenter ici sous mon véritable nom ; et j'ai pris un nom d'emprunt. Cela fait-il quelque différence ?

—En quoi ?

—Mais pour ma guérison.

—Pas le moins du monde.

—C'est que, voyez-vous, je craignais que, ne portant pas le nom de la personne qui s'est fait soigner, je ne pusse bénéficier de ma cure et que l'envie de boire ne me reprît sous mon véritable nom. Vrai ! monsieur, vous ne redoutez pas ce danger ?

—Mais, non ; pas du tout. Vous êtes guéri.

—Alors, sous mon véritable nom, je puis prendre tous les petits verres que je voudrai ; ça ne fait rien pour l'autre nom.

MOYEN D'EMPÊCHER LES ENFANTS DE PLEURER

Le Phonogram prétend que le phonographe est appelé à jouer un rôle important dans la famille.

On dit que les enfants pleureraient moins souvent, s'ils pouvaient s'entendre, une fois leur colère passée. L'essai vient d'avoir lieu à Washington sur une jeune fille de douze ans, que la moindre chose mettait dans une colère bleue. On s'est servi d'un phonographe pour enregistrer ses lamentations, et lorsque la crise fut passée et qu'elle fut redevenue calme tout à fait, ses cris furent répétés par l'instrument. L'effet fut merveilleux et l'enfant ne pleura plus.

NOS CHÉRIS



La maman.—Ernest, je suis surprise, étonnée de te voir le dernier de ta classe. C'est incroyable.
Ernest.—Pourquoi incroyable ? Si tu savais comme c'est facile !

C'EST BIEN CELA



Robin qui s'est trompé de chapeau, (deux heures du matin).—Parole ! Je croyais qu'on exagérait quand on me parlait des brumes de Londres. Je comprends tout maintenant. Dire que je ne peux pas voir à six pouces.

PARALYSIE NON CLASSIFIÉE

“ Sois sans inquiétudes, ma chère,” dit un professeur distrait, en s'asseyant à table, “ ce n'est qu'une faible attaque de paralysie au pied gauche. Malgré le temps rigoureux qu'il fait, j'ai le pied droit plus chaud que d'habitude, tandis que le pied gauche, je ne le sens plus : il est froid comme un glaçon.”

Après plusieurs pourparlers, on mande le médecin, qui prescrit le lit à son client. En déshabillant le professeur, on découvre qu'il avait mis ses deux chaussettes sur le pied droit, tandis que le pied gauche n'en avait pas.

UNE MORSURE D'HUITRE

Partout l'on vante l'intelligence du chien, dont le dévouement et la fidélité à son maître sont passés en proverbe ; mais voilà un concurrent d'un nouveau genre qui se révèle tout à coup et entre en lice pour lui disputer la palme ; c'est l'être le plus humble et le plus modeste de la création, l'huître en un mot.

Voici une histoire que me contait cet été un pêcheur de Boutouche :

“ J'avais pris, l'an dernier, me dit-il, une énorme huître, qui devait avoir vu bon nombre d'années.

Cette huître était assurément douée d'une certaine dose d'intelligence. Quand je la mis dans un réservoir d'eau salée, elle s'ouvrit et se referma à plusieurs reprises, tout comme si elle prenait un bon bain. Un jour, je la retirai de l'eau et je la plaçai sur une planche pour étudier à mon aise son enveloppe, à l'aide du microscope. Elle ne donna pas le moindre signe de vie. Obligé pour une raison ou pour une autre de me

déranger, je la laissai là. Un gros matou que j'avais à la maison, vient rôder de ce côté, apperçoit l'huître, s'en approche et la retourne en tous sens. Tout à coup, l'huître s'entr'ouvre et saisit la queue du chat, qui jette un cri de douleur et décampe comme une bombe, entraînant à sa remorque l'huître qui ne veut pas lâcher prise. Depuis ce jour je n'ai pas revu mon matou, ni l'huître non plus.

UNE JUMENT RARE

Un médecin et un sien ami faisaient de l'équitation sur deux magnifiques bêtes.

—Je parie, dit le docteur, que si nous pouvions mettre nos chevaux à l'épreuve, ma bête se montrerait d'une bien meilleure disposition que la vôtre.

—Vous vous trompez grandement, répond l'ami. Il n'y a pas, dans tout le canton, une bête aussi bien douée que la mienne ; c'est l'intelligence personnifiée et elle est douce comme un agneau ?

—Eh bien ! voilà une clôture, faisons-la franchir à nos montures et nous verrons après.

—J'accepte volontiers, dit l'ami.

Le docteur, à plusieurs reprises, lance son cheval au grand galop dans la direction de la clôture ; mais en vain. Le cheval s'obstine et refuse de s'enlever. La jument, lancée à son tour, refuse aussi et rabat les oreilles d'une manière peu rassurante. Ramené pour la seconde fois devant l'obstacle, elle fait un écart et lance assez adroitement son cavalier de l'autre côté de la clôture. Heureusement, il n'est pas blessé et il est bientôt sur pied, essayant de son mieux la boue dont ses habits sont tachés.

Le docteur, en voyant son ami revenir sain et sauf, ne peut s'empêcher de rire de sa mésaventure et lui décoche un trait en guise de consolation :

—Eh bien ! mon cher, je crois que vous deviendrez maintenant que mon cheval est d'un meilleur tempérament que le vôtre.

—Jamais de la vie, s'écrie l'ami. Mais admirez donc l'intelligence de cette jument. Elle a compris que je voulais passer de l'autre côté de cette clôture et ne pouvant la franchir elle-même, elle s'est arrangée de manière à me la faire passer tout de même ; tandis que votre cheval, têtu comme un mulet, non seulement refuse de sauter l'obstacle, mais ne veut même pas que vous la franchissiez. Ne me parlez pas de votre cheval ; ma jument peut lui en montrer en aucun temps.

NOS CHÉRIS



Lolo.—Est-ce le bon Dieu qui m'a fait ?
La maman.—Oui, chéri.
Lolo.—Est-ce le bon Dieu qui a fait papa ?
La maman.—Sans doute.
Lolo.—Mais alors, quand il a vu qu'il avait manqué son coup sur papa, pourquoi qu'il m'a fait pareil à lui ?



Elodie. — Qu'est-ce que tu vas faire à Québec ?

Héloïse. — Je vais à une ralle, ma chère.

Elodie. — C'est donc quelque chose de bien précieux ?

Héloïse. — Je le crois : le capitaine Blanchec. Il s'est fiancé cet été, aux eaux, à six d'entre-nous.

ABONDANCE DE BIENS

Mr B..., excellent commis-voyageur, est remarquablement distrait à certaines heures. Ses occupations l'appellent souvent en dehors de la ville et parfois ses absences se prolongent outre mesure. Aussi, lorsqu'il rentre au foyer conjugal, lui arrive-t-il de mêler un peu les noms de ses enfants, ce qui est, du reste excusable, car il en a quatorze, qui se portent tous comme des petits charmes.

Lundi dernier, comme la neige commençait à tomber à gros flocons, il s'en revenait à la maison le cœur joyeux, après une absence de plusieurs semaines, quand il aperçoit un attroupelement autour d'un petit garçon, qui pleurait à chaudes larmes. Il s'approche et apprend que l'enfant s'est égaré.

— Qu'as-tu donc, mon petit ami ? dit-il d'une voix douce à l'enfant.

— Bou-ou ! je... je suis perdu, dit l'enfant, en sanglotant de plus bel.

— Où demeures-tu ?

— Je... je ne sais pas. Hou !... hou !

— C'est bon, mon petit, ne pleure pas : viens avec moi à la maison, je te donnerai des confitures et des bons-bons, puis je te conduirai à ta bonne maman.

L'enfant le suit, et s'efforce d'étouffer ses soupirs.

Rendu chez lui le commis après avoir embrassé sa femme, s'empressa de lui dire :

— Louise, je t'amène un pauvre petit malheureux, que j'ai trouvé dans la rue. Il s'est égaré, laisse-le se chauffer un peu, puis donne lui quelque chose à manger, car il doit avoir faim. Je le mènerai ensuite au poste, où probablement on le cherche.

— A la police ! s'écrie sa femme, qui s'était approché de l'enfant et l'avait reconnu. A la police ! mais, grand nigaud, ne vois-tu pas que c'est notre petit Auguste ? Je le cherche depuis quatre heures.

« Lorsqu'un particulier entre dans mon magasin et qu'il se déchausse, dit un cordonnier, je puis dire de suite s'il est bon marcheur ou non, et il est même étonnant de voir combien peu de personnes savent marcher correctement. Si la chaussure est usée au talon, non sur le côté, mais tout à fait en arrière et si elle laisse entrevoir quelques signes d'usure sous la plante des pieds, principalement à la naissance du gros orteil, je sais que le propriétaire est bon marcheur. Si, au contraire, la chaussure est usée au talon, de côté, et la semelle près des orteils, je sais que j'ai affaire à un piéton qui ignore les premiers rudiments de l'art de marcher. La raison de cela est que l'un marche du genou et l'autre des hanches.

Voyez les gens se promener dans la rue et vous constaterez de suite cette différence. Neuf personnes sur dix ploient considérablement les genoux en marchant avec les hanches sur une même ligne. C'est l'orteil, dans cette position, qui touche le sol le premier. L'autre ne ploie le genou que bien faiblement, juste assez pour ne pas trainer les pieds et le mouvement vient des hanches, de la même manière que le balancement des bras se fait de l'épaule et non du coude. De cette manière, ce sont les muscles qui supportent tout le poids du corps et l'ampleur de la marche est considérablement accrue. Le talon alors frappe le sol le premier, et la plante du pied le touchant à son tour, donne au pas une certaine élasticité. Les personnes qui marchent ainsi ont une grande supériorité sur celles qui procèdent du genou et elles couvriraient un espace de trente pour cent plus considérable, sans faire de plus grands efforts.

Dans les luttes de boxe, le principe est de frapper de l'épaule, non de l'avant-bras. Pour le piéton, le mouvement doit provenir des hanches et non du genou.

UNE VIEILLE CONNAISSANCE QUI NOUS REVIENT



SAUVE QUI PEUT !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux)

Kelfumiste, peintre en bâtiments :
Il brosse une enseigne pour le charcutier de Fouilly-les-Oies, et, étant un brun dans les vignes, il écrit en lettres superbes : *charcuterie*.
—Mais, fait observer le charcutier, il y a, ce me semble, une lettre de trop.
Alors, Kelfumiste, d'un air de supériorité :
—Vous verrez quand ce sera sec !

LES ÉPITAPHES CÉLÈBRES

D'un bossu :
Après une peine infinie,
Il va prendre un juste repos,
Car il porta toute sa vie
Un poids énorme sur son dos.

D'un lord anglais :
Ci-git Jean Rosbif, écuyer,
Qui se pendit pour se désennuyer.

UN AVANTAGE DISCUTABLE



Monsieur de La Grandchance.—Désolé, mesdames, de ne pouvoir rester pour tirer le gâteau ; mais je suis appelé auprès de ma vieille mère qui est malade.
Madame Chaperon.—La raison est péremptoire. Vous connaissez le proverbe : " Un bon fils fait un bon mari."
Monsieur de La Grandchance.—Oui, oui... Mais il me semble qu'il mériterait mieux que cela.

Pensée d'un géographe tintamaresque :
Les deux départements préférés des malheureux, c'est : l'Aube, Aisne.

—C'est singulier, cette manie que vous avez de toujours fumer des pipes en terre ! Elles se brûlent et empoisonnent !
—Oui ! mais elles ont un avantage.
—Lequel ?
—Lorsqu'elles tombent, on n'a pas la peine de les ramasser !

En instants de divorce :
—Je vous jure, monsieur le président, que mon mari m'a rompue de coups.
—Lui, un manchot !
—Justement, il me battait à bras raccourcis !

A l'examen :
—Pourriez vous me dire le nom de celui qui, le premier, a découvert que la terre tournait ?
—Noé ! s'écria le candidat après une courte réflexion.

Le comble du scrupule chez un cavalier :
Refuser de boire dans un verre à pied.

Dans une Compagnie d'assurances sur la vie :
—Un monsieur vient payer une prime annuelle. L'employé le reconnaît.
—Vous savez bien, dit-il, ce monsieur qui s'est abonné le même jour que vous ?
—Oui. Eh bien ?
—Il est mort le lendemain. Ah ! il a eu plus de chance que vous celui-là. *Il n'a payé qu'une année !*

Un passant à un petit pâtissier auprès duquel il chemine dans la rue Nationale :
—Tu dois manger souvent des gâteaux ?
—En manger !... Oh ! jamais, on me grondait. Je les lèche seulement.

Dans un collège :
Le professeur s'adressant au jeune Roland, un enfant de sept ans, lui pose cette question :

—Dans cette phrase : " Les enfants ont trouvé les gâteaux bons." Quel est le sujet ?

L'enfant hésite.
—Voyons, insiste le professeur, qui est-ce qui a trouvé les gâteaux bons ?
—Parbleu, répond alors le jeune écolier, ce sont ceux qui les ont mangés.

La fille d'un de nos bons ivrognes est en train de lui lire l'Histoire Sainte.

Arrivé au déluge :
—De l'eau, pendant quarante jours ! s'écrie-t-il, passons aux noces de Cana !

La bonne chez l'épicier :
—Pour deux sous de thé, s'il vous plaît, m'sieur.
—Du noir ou du vert, mamzelle.
—Oh ! ça ne fait rien, la patronne est aveugle.

A la fin d'une messe d'enterrement, M. X..., à un des commensaux les plus assidus du défunt :
—Vous partez ?
—Oui, je ne vais que jusqu'à Péglise.
—Quand vous diniez chez lui, vous alliez... jusqu'au dessert.

Pourquoi n'êtes-vous pas allé hier à l'enterrement de...
—Je ne vais jamais, interrompit le poète, à l'enterrement des gens qui n'assisteront pas au mien.

Deux Bohèmes se rencontrent :
—Eh bien ! ce pauvre X... est donc mort ?
—Oui, mon cher ; et chose curieuse, on a trouvé sur lui un billet de 100 francs...
—Par exemple ! Eh bien ! s'il avait su qu'il mourait avec de l'argent dans sa poche, il en serait mort de chagrin.

NOS CHÉRIS



—Viens te faire atteler, grand'maman !

—Deux Marseillais se disputent au sujet de savoir lequel des deux saute plus haut que l'autre.

—Moi, dit l'un, je saute 1 m 50...
—Moi, répond le second, je saute si haut... que je m'y embête en l'air.

Un ivrogne, qui s'est faufilé à la morgue, contemple un corps de noyé, étalé sur les dalles et, se parlant avec conviction à lui-même :

—Comme t'as raison, mon vieux, de ne jamais boire d'eau !

Une dame venait de perdre son mari. Un monsieur, qui alla la voir, la trouva jouant du piano, et lui dit avec surprise :

—Eh ! mon Dieu ! je m'attendais à vous trouver dans la désolation...
—Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'est hier qu'il fallait me voir.

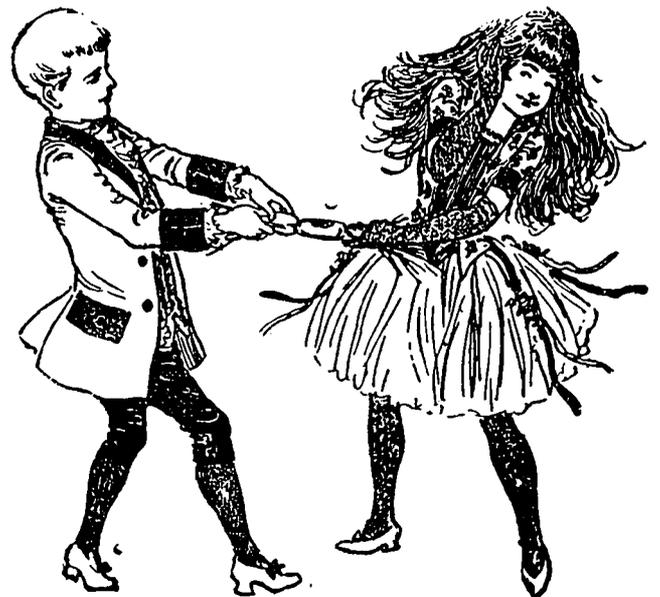
Le petit Joseph commence à faire de petits problèmes sur les quatre règles ; un matin à son réveil, regardant attentivement le tableau généalogique de sa famille :

—Tiens ! dit-il d'un air sérieux, ce n'est pas étonnant que mon grand-oncle ait 82 ans, il est né en 1809 !

FAUTE DE MÉDECIN

Un visiteur.—L'endroit est-il salubre ?
L'homme de l'endroit.—Salubre ? il le faut bien ; nous n'avons pas de médecin.

UN ACTE DE BRAVOURE



A la veille d'éclater.

RÉVERIE

Un bel adolescent me suivait en rêvant...
Minuit sonnait. — Les fleurs buvaient toutes pânes
Les longs baisers d'amour des brises parfumées...
Et j'allais dans la nuit en priant, en pleurant !

On entendait au loin le bruit sourd du torrent...
La vague lentement s'endormait sur la grève ;
Dans l'air s'évaporaient la musique d'un rêve...
Et j'allais dans la nuit en priant, en pleurant !

Le zéphyr sommeillait dans le vallon dormant,
Le bel adolescent de ses lèvres mi-closes,
Laisa tomber un mot qui fit rêver les roses...
Et j'allais dans la nuit en priant, en pleurant !

L'Amour me déversait son parfum enivrant,
Je voulais me baigner, me griser de ses larmes.
Le bel adolescent rayonna d'autres charmes...
Et j'allais dans la nuit en priant, en pleurant !

Je portais dans mon sein un cœur tout palpitant.
Je me laissai bercer... je connus le Génie !...
Depuis cette nuit-là, j'ai senti l'harmonie...
Et je vais dans la vie en rêvant, en chantant !

R. FAVRE.

ROBES MICROSCOPIQUES

Les Hindous, comme les Chinois, ont le don de faire des travaux d'une finesse prodigieuse. On dit qu'ils sont arrivés à faire des robes d'un tissu si extraordinairement tenu que sept de ces robes, roulées ensemble, tiennent dans le creux de la main. Ces étoffes sont d'une transparence invraisemblable, car les sept épaisseurs réunies n'empêchent pas de voir la peau au travers.

Un autre travail, presque aussi surprenant, c'est la robe de tentelle d'une archiduchesse d'Autriche. Cette robe, en point de Bruges, est d'une telle finesse, qu'on a pu la faire tenir dans une coquille de noix. On la montre à Bruges.

ENTENTE CONJUGALE

ENTRE AMIS

Le premier. — Je mène, mon cher, une vie d'enfer à la maison. Entre ma femme et moi, ce sont des discussions à n'en plus finir, et naturellement le beau rôle n'est pas toujours de mon côté. Une fois lancée, ma femme ne s'arrête plus ; sa langue, c'est le véritable mouvement perpétuel et je ne trouve pas à placer un mot.

Le second. — Console-toi, mon ami. Ces petits désagréments font les délices de tous les ménages. Il y a pourtant moyen de les adoucir un peu. Ma femme et moi, fatigués à la fin de nos querelles sans but, sommes tombés d'accord pour

UN ORANGEMENT SATISFAISANT



Le jeune médecin cherchant à se rendre utile. — Quelle est votre fleur favorite, mademoiselle Finemouche ?
Mademoiselle Finemouche. — J'ai un grand faible pour la fleur d'oranger.

L'EXPLICATION



Le célibataire. — Crois-tu cette absurdité que les gens mariés vivent plus vieux que les garçons ?

L'ami marié. — Non. Seulement, ils ont trouvé le temps plus long.

les supprimer à l'avenir. C'est un plan simple et que je recommande. Madame ne demande plus, lorsqu'une discussion s'élève, qu'à placer deux mots ; j'ai consenti bien volontiers. C'est, voistu, une bien faible compensation après tout.

Le premier. — Je le crois bien, et là, franchement, j'envie ton sort. Mais, à propos, ne me diras-tu pas ces deux mots magiques.

Le second. — Oh ! une misère. Le premier et le dernier.

DONALD ET DOUGAL

Deux écossais, Donald et Dougal, entrent pour la première fois dans une église catholique.

Ils étaient à peine assis, que l'organiste attaque un motif d'opéra des plus enlevants. Jamais dans leurs églises écossaises, ils n'avaient entendu rien de pareil ; aussi écoutaient-ils bouche bée.

Quelques minutes plus tard, Donald, qui était comme en extase, est ramené aux choses de la terre, en sentant une petite main se poser tout doucement sur son épaule. Il se retourne à l'instant et voit une dame des plus jolies (la propriétaire du banc) qui lui souriait avec bonté et voulait sans doute lui exprimer qu'elle désirait entrer dans son banc. Mais le malheureux comprend autrement et lui souffle à l'oreille.

— Non, non, ma belle dame, demandez plutôt Dougal, il danse bien mieux que moi.

ROBE EN TOILE D'ARAIGNÉES

Sa Majesté, la Reine Victoria a aujourd'hui une robe, dans la confection de laquelle on n'a employé que des toiles d'araignées. Cette robe est un don de feu l'Impératrice du Brésil, en 1887.

Pour la finesse du tissu et la beauté, elle surpasse, assure-t-on, la soie la plus rare. Une seule drachme de toile d'araignée a une longueur de 200 milles et, malgré sa grande finesse, elle a plus de résistance, proportion gardée, qu'une barre de l'acier le mieux trempé.

Une toile d'égale épaisseur supporterait un poids de 74 tonneaux, tandis que l'acier cède sous une pesanture de 50 tonneaux. Les araignées, en général, sont très voraces ; elles manquent de tout et même se dévorent entr'elles. Certaines araignées filent des toiles de 2½ milles de long. Lorsqu'elles sont toutes à l'ouvrage, elles

mangent 27 fois plus que leur propre corps chaque jour, mais ne produisent qu'une once de soie. La confection de robes en fil d'araignées, n'est pas d'institution récente, car il paraîtrait que Louis XIV portait un habillement de ce genre. Plus de 150 ans passés, Le Bon, de Languedoc, en France, employait les toiles d'araignées dans la confection des gants et des bas.

LETTRE D'UN RÉSERVISTE A SON ÉPOUSE

CHÈRE Blanche,

Je suis ce qu'on appelle un *bleu* dans le métier militaire, et je t'assure que ce n'est pas tout *rose* ; j'ai déjà passé plus d'une nuit *blanche*, et pour oublier je suis rentré quelquefois *gris*, après avoir absorbé mainte *verte*.

Aussi, le caporal m'a menacé hier de la salle de police, et je t'assure que j'en riais *jaune* ; lui était *rouge* de colère et je devins *violet*, en pensant d'avance à cet infect réduit tout *noir*, qu'on nomme "la boîte".

Je te prie de croire que j'ai hâte d'en avoir fini, et le jour venu, je sortirai de la caserne avec la vitesse d'un *chamots*, car ici on m'en fait voir de toutes les *couleurs*.

Ton adoré,

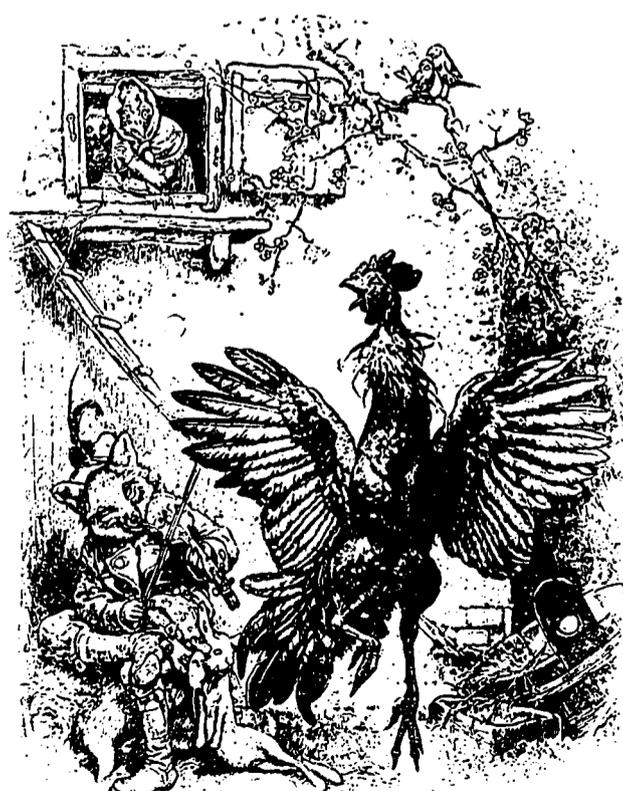
John de Chrome.

PINCÉE DE CONSEILS

COMMENT PEUT-ON ÉVITER LES BOUFFIES ET LES ÉCAILLES QUE FORME LA PEINTURE APPLIQUÉE SUR DU FER ?

Il faut d'abord commencer par le laver avec de l'eau avant de le peindre. On le frotte ensuite avec de l'huile de lin très chaude. Si les objets en fer sont petits, il sera facile de les faire chauffer jusqu'à ce que l'huile de lin avec laquelle ils sont en contact, commence à se vaporiser. On les frotte avec de l'huile en les faisant refroidir. Ils sont alors prêts à recevoir la peinture. Si les objets sont trop grands pour pouvoir être chauffés, on y appliquera de l'huile très chaude. Celle-ci pénètre dans les pores du métal en en chassant l'humidité et elle adhère au fer avec une force telle qu'elle ne s'en détache pas sous l'action du froid, de la pluie et de l'air. La peinture adhère très bien sur la superficie du fer imprégnée d'huile de cette façon ; le procédé est également efficace pour le bois exposé aux intempéries.

LE HÉROS DE CENT COMBATS



— Hourrah ! La police ne m'a pas découvert !

QUEEN'S THEATRE

NOTIONS CONFUSES



La célèbre actrice américaine, Clara Morris, a fait son début cette semaine à ce théâtre et nous a donné une série de représentations dont les habitués se souviendront longtemps. Après Sarah Bernhardt et Fanny Davenport, qui avaient remporté de si beaux triomphes, il était à craindre que Miss Morris, encore inconnue ici, ne rencontrât pas l'accueil et l'encouragement que mérite son talent hors ligne. On se serait trompé. Miss Morris est en quelque sorte une révélation. Dès le premier soir, elle s'est emparée de son auditoire et l'a dominé depuis. Elle a une facilité d'élocution et une puissance de diction qui captivent et enchaînent. Elle est surtout sympathique et peu d'actrices sur la scène peuvent se vanter d'occuper une plus brillante position ; c'est une étoile de premier ordre. Mlle Morris a vécu longtemps à Paris, où elle a étudié sous les meilleurs maîtres et vu jouer les plus grands artistes.

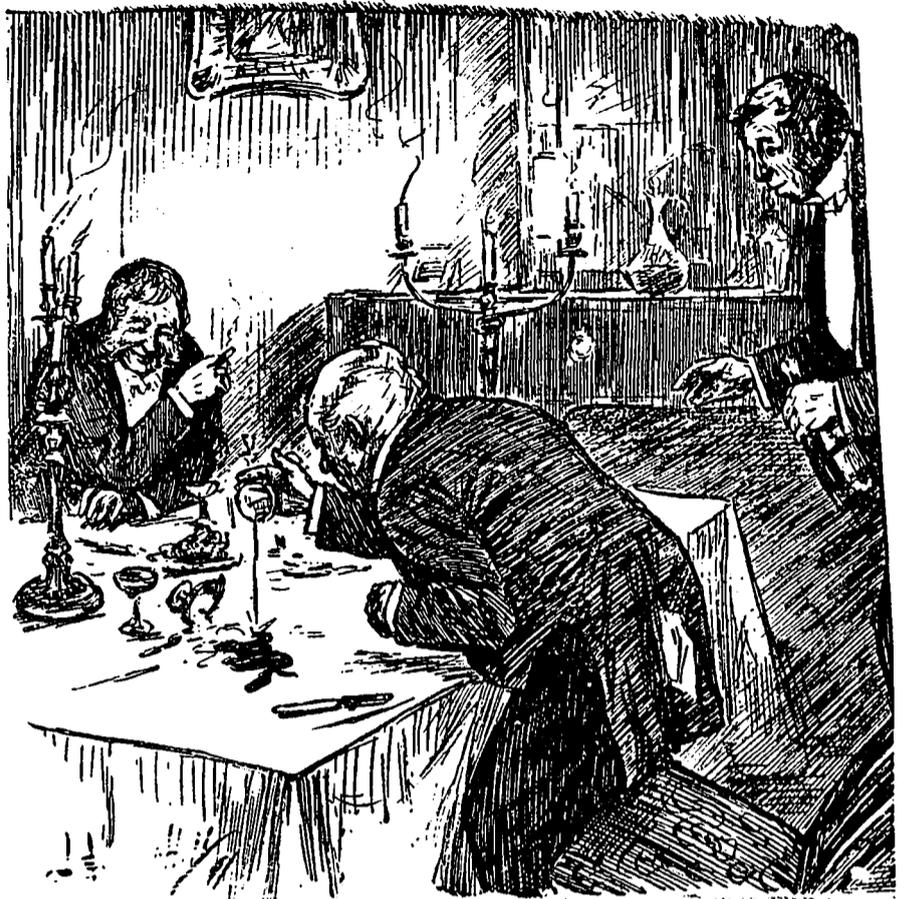
Elle est pour ainsi dire de l'école française.

La troupe, dont Mlle Morris a su s'entourer, seconde noblement ses efforts et mérite les plus grands éloges ; nous citerons, entr'autres, les noms de M. M. J. M. Colville, Howard Coveney, W. C. Kelley et Milton Lipman, et de Mmes Barrisone et Willet.

Dernières représentations : samedi après-midi, on jouera *Odstie* et samedi soir *Rénée de Moray*.

La semaine prochaine on jouera à ce théâtre *Little Puck*.

Mr. Frank Wilson qui tient le rôle principal est un acteur de mérite et bien connu du public montréalais. Mlle Benson renommée pour ses charmes personnels, fait encore partie de la troupe, qui est, nous assure-t-on, l'une des plus fortes et des plus amusantes ; la pièce elle-même a subi de nombreux changements, qui assurent son succès ; c'est une charmante comédie, dans le genre badin, qui ne manquera pas de plaire aux habitués de ce théâtre.



Monsieur Parlegras. — Tonnerre ! Je viens de renverser le sel !
Monsieur Sepique Lene. — Arrête ! Je connais un moyen ; on jette du vin dessus.

IL FAUT GARDER LES CONVENANCES

La fille (après le théâtre).—Quelle superbe pièce ! Je n'ai pas bougé de toute la soirée, tellement j'étais intéressée.

La mère.—Oui ; aussi tu as été parfaitement ridicule. Bien sûr, les gens ont dû croire que nous venions de la campagne.

CONCLUSIONS COMPROMETTANTES

Madame Poseuse.—Savez-vous, ma chère, que dans le voisinage il y a un chien des plus dangereux ?

Madame Becpincé.—Vraiment ! A-t-il déjà mordu quelqu'un ?

Madame Poseuse.—Hier, il a attrapé un petit cochon par l'oreille et lui a fait beaucoup de mal.

Madame Becpincé.—Ah ! bien, alors, je ne laisserai pas jouer mes enfants de ce côté-là.

Madame Poseuse.—Ni moi non plus.

EXPRESSIONS POPULAIRES



Il prit le train et fila.

A QUOI BON

La dame.—Pourquoi ne travaillez-vous pas ? Est-ce que vous ne savez pas que pierre qui roule n'amasse pas de mousse ?

Le tramp.—Madame, sans éviter votre question, puis-je vous demander de quelle utilité pratique me serait la mousse ?

UN AVANCEMENT PEU PROFITABLE

Le marchand (en mauvaise affaire).—Si vous ne travaillez pas mieux, je vais réduire votre salaire de moitié.

Le premier commis.—Mais, vous me disiez la semaine dernière que vous me prendriez en société.

Le marchand.—C'est ce que je veux faire.

UN MAUVAIS CAUCHEMAR

Sanslesou.—Mon vieux, j'ai eu un cauchemar affreux la nuit dernière : j'ai rêvé que j'avais volé tes habits et que je les portais dans la rue.

Paiepas.—Et tu m'as rencontré ?

Sanslesou.—Pis que cela, j'ai rencontré ton tailleur.

L'INCONSISTENCE DES FEMMES

M. Lebluff.—Je crains beaucoup que votre femme ne vous fasse une froide réception à votre retour.

M. Duclub.—Oui ; elle est très drôle sur ces choses-là.

M. Lebluff.—Comment cela ?

M. Duclub.—Elle me fait un accueil très froid l'été et des réceptions des plus chaudes en hiver.

UNE CHOSE REMARQUABLE

L'étranger (à la campagne, montrant dans le champ des meules de foin).—Pour l'amour ! dites-moi donc ce que c'est que ces monticules là ?

Le fermier.—Ce sont des meules de foin.

L'étranger.—C'est vraiment remarquable ; je ne pensais pas que le foin poussait aussi gros que cela.

THÉÂTRE-ROYAL

Les "Night Owls" ont un grand succès cette semaine au Théâtre-Royal.

Cette troupe est sans contredit supérieure à celle qui est déjà venue ici.

La revue militaire des Amazones, avec leurs riches costumes, est un spectacle digne d'être apprécié par les connaisseurs.

Rarement le "Royal" comme représentation de "Variétés" n'a donné quelque chose de mieux. La salle était comble, comme d'habitude.

L'exercice à la bayonnette de Mme de Rossette et de Fred Heat a été vivement applaudi, ainsi que les jeux de la troupe japonaise.

Les farces et bouffonneries de Frank Ellis, de Collins, d'O'Brien, paraissent très en faveur auprès des habitués.

M. O'Brien est un exécutant qui connaît pour ainsi dire tous les instruments de musique. Outre cela, il possède de grandes qualités comme acteur burlesque.

Les représentations sont terminées par une très fine boutade intitulée "Le modèle." La scène se passe dans l'atelier d'un peintre où l'on retrouve la plupart des actrices qui ont figuré dans les parades.

L'opérette est emportée d'emblée, et Mlle Pauline Markham se montre actrice de grand talent. Les autres figurantes sont aussi des actrices de premier mérite.

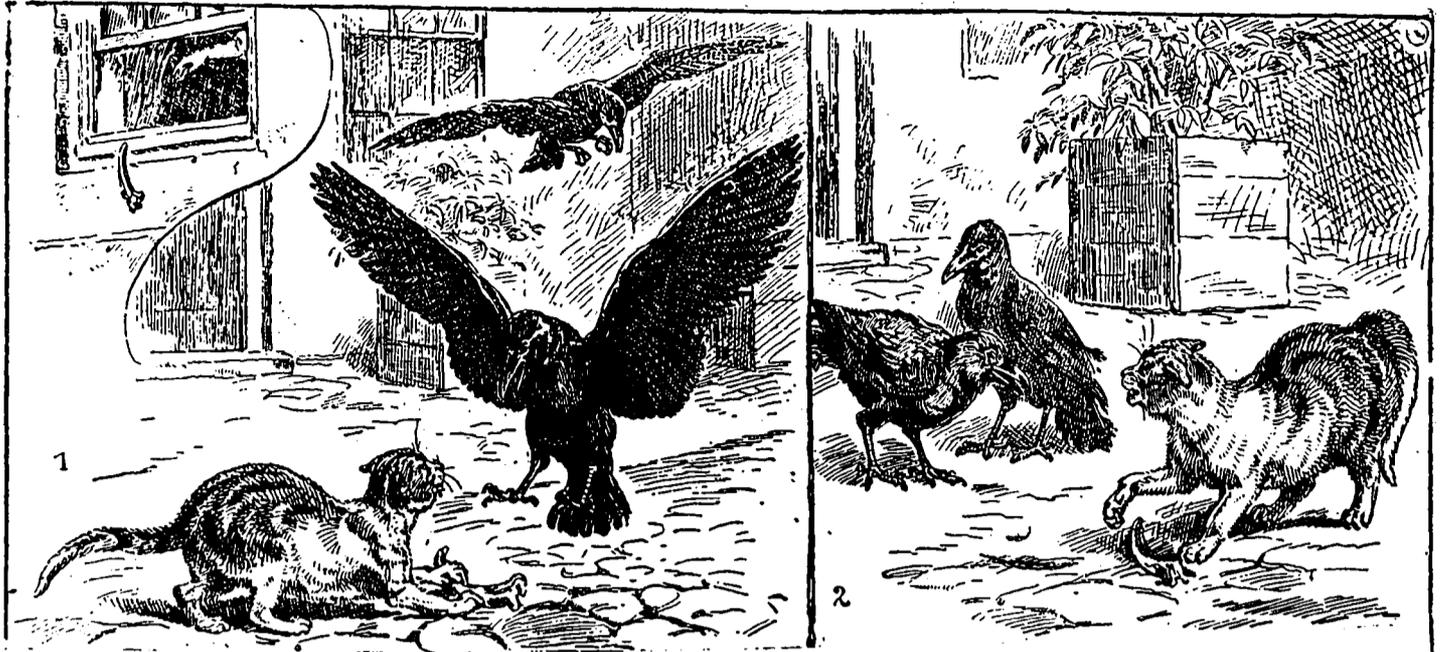
La troupe japonaise fait des merveilles d'équilibre et la représentation qu'elle donne, vaut à elle seule une visite.

La semaine prochaine on jouera à ce théâtre le grand drame à sensation "The World against Her."

Mlle Villa, une actrice de renom, joue le rôle principal.

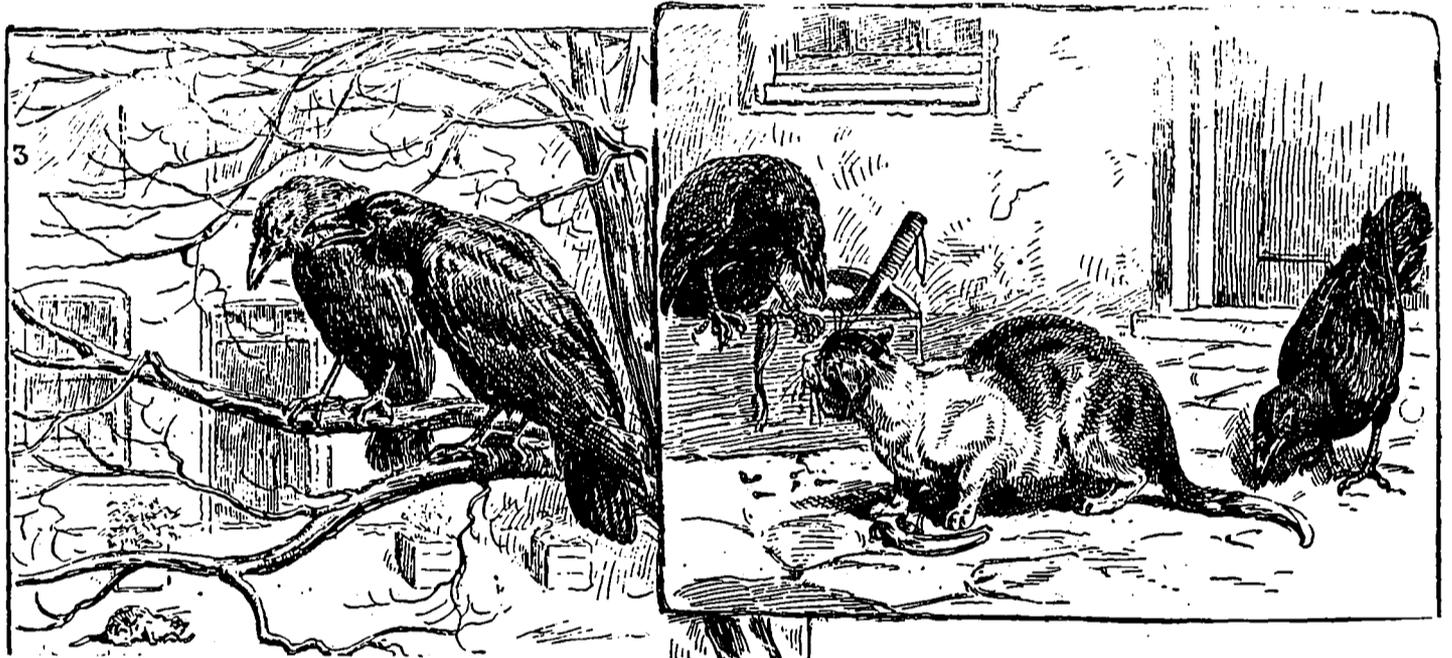


LA PUISSANCE DE LA TACTIQUE



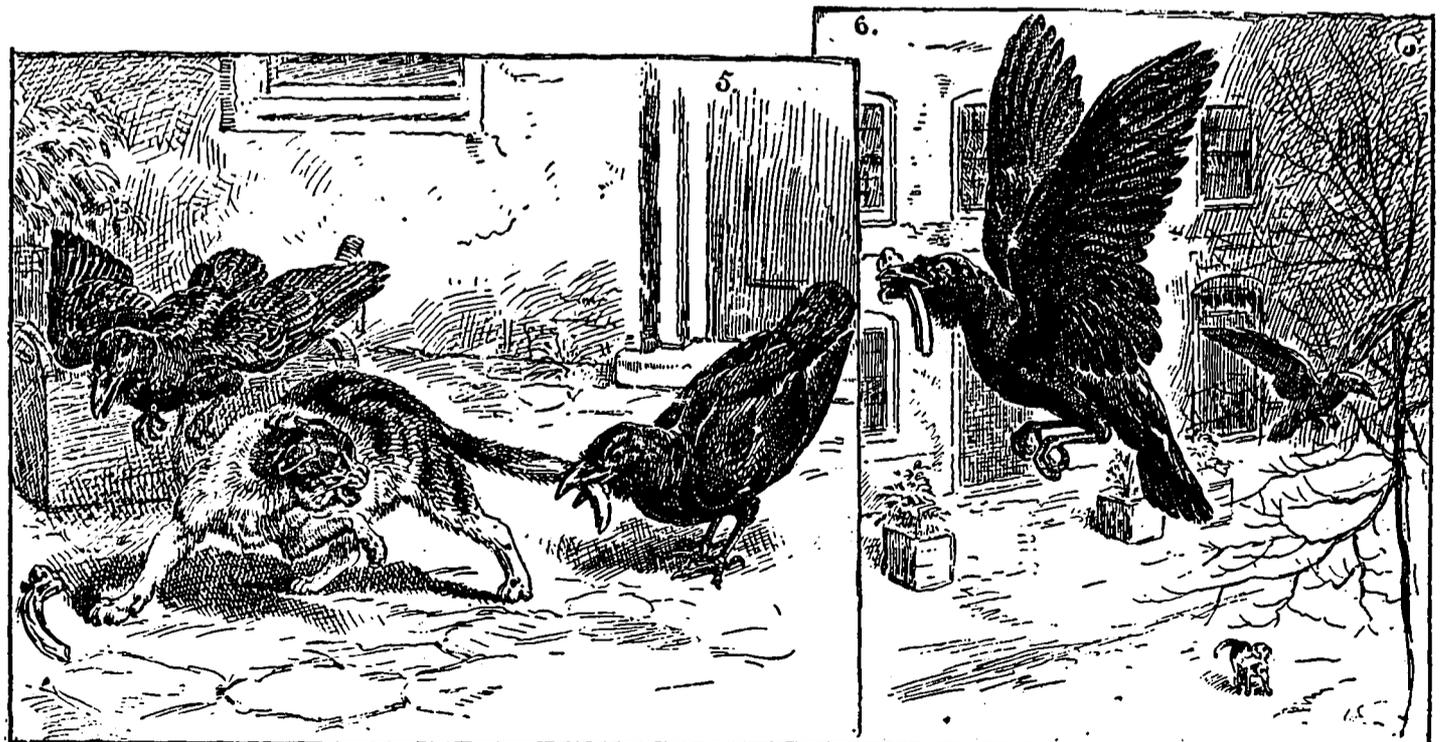
I
Possession vaut titre.

II
Minette — Ah ! ça, pas de familiarités !



III
*La corbeau à sa corneille. — Tout de même, ça doit être bien bon...
C'est le temps de racheter notre réputation : tu sais pour le fromage.*

IV
Mouvement de flanc.



V
Succès.

VI
Victoire !

ABONDANCE DE BIENS



Emma.—Qu'est-il arrivé du monsieur auquel tu t'es fiancé, cet été ?
Valérie, (naïvement).—Lequel ?

A PROPOS DE FAUST

A MON AMI LIONEL DANSEUR

Mon cher Rédacteur,

Quelle ravissante vision, n'est ce pas ? que celle du poète allemand, si bien interprétée il y a quelques semaines par la compagnie dramatique de Lewis Morrison. C'est bien là le rêve des romanciers modernes et des psychologues contemporains : la divinisation de l'amour. Ont-ils tort ? Toi qui as vu jouer Sarah Bernhardt dans la Dame aux Camélias, qu'en dis-tu ? Non, n'est-ce pas ? Je suis de ton avis, sauf une légère réserve cependant, et c'est pour causer de ce sujet qui m'a toujours passionné, tu en sais quelque chose, que je te demande cette semaine l'hospitalité du SAMEDI.

L'amour ! Qui n'a jamais cherché à pénétrer le mystère caché derrière ce mot-là ? Eternelle curiosité humaine, qui fait que bien des Faust invoqueront Mephisto. Eh ! mon Dieu, le jeune collégien qui se fait punir pour être allé au parler sans permission, quand ce n'est pas pour avoir fait pis encore, qu'est-ce donc qui le tourmente, sinon la curiosité ? Et la jeune fille au couvent, pourquoi chante-t-elle avec tant d'ardeur et de plaisir le fameux cantique : "Le ciel a visité la terre," tu sais, ce cantique dont le premier couplet commence ainsi :

Vous savez bien que je vous aime,
Moi qui fut tant aimé de vous.

et dont voici le refrain :

Le ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé repose en moi.
Du saint amour c'est le mystère,
Adore, ô mon âme, et tais-toi.

Si jamais ton intimité avec quelque jeune fille te permet de la questionner sur ce sujet, car il faut être très intime pour obtenir de pareils aveux, tu verras qu'est-ce qu'on ne fait pas, au couvent, pour éclairer ce mystère-là. Je le répète, l'éternelle curiosité humaine n'a pas changé depuis les temps du serpent antique. Il est vrai qu'elle existe autant d'un côté que de l'autre, et je suis pas mal de l'opinion de cette femme d'esprit qui me disait : "Si Adam n'avait pas été si curieux, Eve n'aurait pas mangé la pomme pour

lui plaisir." M'est avis tout de même que cela faisait plaisir aux deux.

Donc, dès leur jeune âge, le jeune homme et la jeune fille sont déjà partis à la conquête de la terre promise. Y arriveront-ils ? Bien peu, un tout petit nombre. Mais au moins auront-ils acquis un peu d'espérance et sauront-ils définir, ne serait-ce qu'à peu près, les sentiments qui les anime ? Pourront-ils répondre clairement à cette question : "Qu'est-ce que l'amour ?"

Ici je sens la nécessité d'ouvrir une parenthèse.

Qu'est-ce que l'amour ? Mme de Staël disait : "L'amour, c'est toute la vie d'une femme, ce n'est qu'un épisode dans la vie d'un homme." Je l'ai cru longtemps. Eh bien, mon cher ami, tu peux en prendre ma parole ; il y a des femmes pour qui l'amour n'est qu'un épisode. C'est triste à dire, mais c'est vrai. Il y a des femmes chez qui le cerveau travaille bien plus que le cœur, d'autres chez qui le cœur est éclipsé par les caprices, d'autres qui n'ont pas de cœur du tout, et ce ne sont pas les plus à plaindre. Mais passons. Alors qu'est-ce que l'amour ? Voici ce qu'en dit Paul Bourget, un homme qui s'y connaît : "Il existe un certain état mental et physique durant lequel tout s'abolit en nous, dans notre pensée, dans notre cœur et dans nos sens, ambition, devoir passé, avenir, habitudes, besoins, — à la seule idée d'un certain être. J'appelle cet état l'Amour." Il n'y a qu'un seul mot qu'il faudrait retrancher dans cette définition, mais pour quelques privilégiés seulement, c'est le mot *devoir*. Il y a des gens qui savent faire leur devoir, même lorsqu'ils sont en amour.

Ce sont des gens d'honneur dans le fond du mot, mais ils méritent d'autant plus notre admiration qu'ils sont plus rares. Aussi la définition, règle générale, est-elle exacte. Pour celui qui aime vraiment, tout disparaît, rien ne demeure, si ce n'est l'objet aimé. Permetts-moi une comparaison. Transporte, si tu veux, cet amour de la femme à l'argent ; c'est un transport qui se fait plus souvent qu'on ne pense. Voici un banquier et un avare. Tu admettras que le banquier aime l'argent, et que plus il en a, plus il est satisfait. Seulement, il aime cet argent pour le prestige qu'il lui donne, l'influence qu'il lui fait acquérir, les jouissances qu'il lui procure, et cet argent, il le fait rouler partout, à l'église comme sur le tapis vert. L'ambition, le bien être, l'amour-propre, tout est en jeu dans cet amour-là. L'avare, lui, aime l'argent pour l'argent. C'est son trésor, son amour, sa vie ; il ne pense qu'à lui, n'agit que pour lui, ne se préoccupe que de lui ; tout ce qu'il fait est pour lui. L'avare aime véritablement l'argent, le banquier ne l'aime qu'à demi. Eh, mon cher ami, regarde autour de toi. Tu connais X..., cet espèce de butor qui veut se faire passer pour un viveur parce qu'il est polisson avec les femmes. Il raconte à tous ses amis qu'il a eu un entretien... intime avec Mlle Une Telle, à la promenade ; que l'autre soir, au bal chez Mme S. V. P., il a pris du sherry avec Mlle Celle-ci, dans un tête à tête délicieux, et que la demoiselle a trouvé qu'il avait un très bon estomac ; s'ulement, à la fin, elle était un peu étourdie (tu saisis bien son fin de mot *étourdie*), ce qu'ils ont eu de plaisir. Cela lui rappelle Mlle Celle-là, (il la nomme, naturellement), qui lui a permis à la soirée de Mme P. P. C., de l'embrasser à la dérobée. Triste personnage, n'est-ce pas ? Ce n'est pas même un banquier, tout au plus un petit agent de change. Il spéculé sur un fonds qui n'est pas solide, mais là, pas du tout. Aussi gare le krach. Mais voici un spéculateur un peu plus sérieux. C'est Z... tu le connais aussi. Ce garçon-là appartient à une famille très honnête, très distinguée, mais vivant dans la gêne. Il a du talent, beaucoup de talent, l'air distingué, un extérieur qui plaît, des manières charmantes, c'est un capital, cela ; et comme il a besoin d'une parente influente et d'un luxe suivant son goût pour être tout à fait heureux, car il est très satisfait de sa personne, il cherche une fille riche. La combinaison n'est pas compliquée, comme tu vois, et avec de l'aplomb, on y réussit. C'est un type qu'on rencontre souvent. En veux-tu un autre ? Vois notre ami Z... par exemple. Il a un commencement de position, un petit revenu, disons quinze cents piastres. Il a calculé un beau jour qu'avec trois mille piastres ou à peu près, un jeune ménage ne vit pas trop mal, et il se mariera, il nous l'a dit, lorsqu'il aura rencontré la romanesque âme qui lui fournira la somme manquante à son bonheur. Et il ajoute toujours : "C'est si gentil, vois-tu, d'avoir une jolie petite femme à soi, qui attend avec impatience, le soir, en préparant le souper, que son petit mari revienne du bureau." Pour un homme d'affaires, un homme positif, en voilà un, et si tous les noms de tous les

DUR POUR LE CAPITAINE



I
Le soldat Thomas criant à pleine voix en revenant de la parade. — En avant, marche ! Par le flanc gauche, à gauche !

II
Le capitaine apparaissant furieux dans la porte. — Trois jours de salle au soldat Thomas pour avoir imité la voix du capitaine et crié comme un âne !

spéculateurs de l'amour se trouvaient dans l'almanach des adresses de Chaput, on pourrait mettre à celui-ci un "A I." Tous banquiers, mon cher ami, ces gens là, tous spéculent sur leur fortune ou leurs bonnes fortunes pour se faire une position sociale. Aussi, qu'ils soient avec toi, avec moi, avec n'importe qui, on entend toujours tinter sur leurs lèvres le nom de la femme qu'ils poursuivent ou qu'ils ont poursuivie, de même qu'un banquier parle constamment de son métier, et fait tinter dans sa poche l'argent qui s'y trouve toujours. Mais l'avare, crois-tu qu'il est homme à prostituer ainsi à la curiosité de ses amis le trésor dont il est fier. Jamais, au grand jamais. A peine, si tu es son intime, obtiendras-tu quelques confidences qui suffiront à te dévoiler un cœur d'homme de la plus exquise délicatesse dans son amour. Et certes, la femme qui l'aime peut se confier à lui sans craintes, car il n'en fera jamais un objet de spéculation. Celui-là aime véritablement et sait aimer. C'est à lui que s'applique la définition de Rourget. Tout chez lui, est pour l'objet aimé, et il lui sacrifiera tout, même sa position et sa famille. Et si son amour est honnête, élevé, s'il n'a pas agi ainsi que pour vaincre des préjugés de famille ou des intérêts matériels qui ne venaient pour lui qu'en dernier lieu, personne ne blâmera cet homme-là. Il sera heureux. Seulement, comme il a du cœur, il souffrira. Quand on leur racontera l'histoire, les gens de tout à l'heure, les spéculateurs de l'amour, hausseront les épaules avec dédain, et n'y comprendront goutte. C'est la récompense des gens qui aiment, de se sentir planer au-dessus des autres, et de ressentir des jouissances qui ne font pas partie de la banalité humaine. Rappelle-toi la scène du jardin, dans Faust. Méphisto apprend à Martha que son mari est mort à l'étranger, après s'être fait une jolie petite fortune. Elle éclate d'abord en sanglots, puis s'interrompant tout à coup : "Where is the money?" Voilà le cri du cœur d'une femme qui aime comme un banquier. Mais rappelle-toi aussi la fin de l'acte, le cri de joie poussé par Marguerite lorsqu'elle effeuille la fleur qui porte son nom, et que la dernière pétale arrachée lui a dit : "Il t'aime," et trouve-moi dans ce cri là la moindre trace d'égoïsme. C'est une joie pure, c'est un enivrement, et il n'y a qu'un amour sincère qui fasse éprouver des joies pareilles. Peut-être me trouveras-tu hardi de te donner comme exemple de mes idées des scènes

PARENTÉ PEU RECHERCHÉE



Elle.—Vous et monsieur l'Heureux n'êtes-vous pas un peu parents par alliance ?
Lui.—Oui. Il a épousé ma fiancée.

PLUS FORT QUE SAMSON



Le père Lacrôte titubant. — C'est frayant comme j'suis fort. Voilà un tremblement de terre qui jette les plus glorieuses blâttisses à bas, et moi j'he me tiens enchoré.

de comédie, mais je ne t'ai pas affirmé non plus que l'amour vrai existait, et m'est avis qu'il faut lever bien des fois le rideau de la comédie humaine avant de voir apparaître l'individu qui dira d'une voix reconnaissante et passionnée : "Il m'aime," c'est-à-dire : "Il est tout à moi, comme je suis toute à lui !"

La jeune femme qui me fit de si complètes confidences sur les amours de couvent, — c'est un sujet que je connaissais déjà pas mal, il faut l'avouer, — me disait un jour ceci : "Le soir, au dortoir, lorsque sœur Sainte ... oublait de m'en-

brasser avant de se retirer dans son alcôve, j'en avais pour une partie de la nuit à pleurer." Je te le demande, où trouver une femme qui aime son mari jusqu'à ce point-là ? N'importe. Voici la jeune fille sortie du couvent. Elle a connu ce que c'était que les planètes et les satellites, et cela avant même d'avoir étudié l'astronomie ; elle a passé par toutes ces folies qui commencent par des billets doux et peuvent aller jusqu'aux baisers ensanglantés (cela t'étonne, n'est-ce pas ?). Elle rencontre en soirée un jeune homme qui a passé par le collège. Les voilà en présence l'un de l'autre. Que va-t-il se passer ? Neuf fois sur dix, ils flirteront. Or, le flirt, comme disait un auteur, c'est l'aquarelle de l'amour, mais ce n'est pas l'amour lui-même. Il y en a qui prétendent que c'est le péché des honnêtes femmes. Ouvrez Littré, et tu trouveras : "Flirt, s. m. — Mot anglais qui signifie le petit manège des jeunes filles auprès des hommes et des hommes auprès des jeunes filles." — Ce bon Littré, a-t-il jamais entrevu tout ce que pouvait contenir ce petit manège là ? Cependant, sept fois sur dix, on le prendra pour de l'amour vrai. Combien de fois n'avons-nous pas rencontré de nos amis qui se croyaient aimés d'une jeune fille parce qu'elle flirtait avec

eux. Le flirt est l'arme la plus dangereuse que possède la femme ; maniée par une main habile, elle peut faire des blessures qui ne guérissent pas facilement. J'ai même vu cette arme-là dans une main novice porter des coups très dangereux. Ce serait ici le temps de parler des coquettes, et de faire la distinction entre la jeune fille "flirte" et la jeune fille "coquette" (ce qui est encore pire), mais c'est un sujet que tu connais aussi bien que moi. Donc, qui de dix ôte neuf, reste un. Une fois sur dix, (et encore) il se trouvera un jeune homme qui sera véritablement aimé et qui aimera véritablement. Et à ce propos, sais-tu quels sont les hommes qui flirtent le mieux ? Ce sont ceux qui n'aiment qu'à demi, les banquiers : c'est leur manière à eux de se donner une idée approximative sur la spéculation à faire. L'amoureux vrai, lui, ne flirte pas, ne sait pas flirter ; il aime, voilà tout. Il ne sait ni comment ni pourquoi, mais il sait qu'il aime, et que pour lui tout est là. Et il en est de même de la jeune fille. Il n'entre dans cet amour-là ni intérêt, ni vanité, ni ambition, ni quoi que ce soit hors l'amour : ils s'aiment l'un pour l'autre, tout simplement. Le passé et tout ce qu'il contient est oublié ; l'avenir, on n'y songe pas ; les habitudes, les besoins, on les oublie ; il ne reste qu'une seule idée, qu'un seul désir : être l'un à l'autre entièrement. Cet amour-là mérite d'être divinisé, en effet, mais à une condition, et c'est précisément là où je voulais en venir.

* *

Il faut que cet amour-là soit chrétien. Il faut qu'il soit grand, qu'il soit noble, qu'il soit enthousiaste, plus que cela même, qu'il y ait en lui une légère flamme de mysticisme qui le purifie et l'idéalise. Autrement, il ne durera pas. Et remarque bien qu'il n'est nullement question ici de platonisme. Un amour chrétien peut très bien être passionné. L'un n'empêche pas l'autre. Je ne suis pas de l'avis de ces gens qui prétendent qu'un ménage cléricale comme ils disent, est toujours un ménage malpropre. A Dieu ne plaise. Mais je le répète, un amour où les sens sont seuls en jeu, où le cœur n'a rien à dire, ne peut pas durer. Le premier moment d'enthousiasme passé, une fois les devoirs de la position survenus, il se heurtera à mille détails qui seront pour son ardeur autant de douches d'eau froide. Voilà pourquoi il y en a qui pensent que l'amour vrai

LA LOI COMMUNE



Julie.—En vérité, comment t'es-tu décidée à accepter un homme qui est si clairement ton inférieur ?
Lucie.—Je n'ai jamais trouvé un homme qui ne le fut pas.

L'ESCLAVE DU TRAVAIL

et le mariage ne peuvent pas aller de pair. Ce qui veut dire que le plaisir les fascine, mais que la responsabilité leur pèse. L'amour chrétien, tel que je le vois, est comme la politesse : il s'oublie soi-même pour ne penser qu'aux autres : les gens égoïstes n'aiment pas et sont difficilement polis. Cet amour là ne se compose pas seulement de sensations, mais aussi de sentiments ; de désirs, mais encore de tendresse. Les viveurs aiment dans le premier genre, les poètes dans le second. La passion s'évanouit au premier vagissement entendu, l'amour chrétien devient sublime avec le premier berceau. C'est lui qui anime la famille canadienne, si unie, si gaie, si vivante, si hospitalière. L'amour passionnel, si fort soit-il, ne résistera pas à la première ride et au cheveu blanc ; l'amour chrétien, lui, se transformera avec l'âge, et créera le type si poétique, si aimant, si admirable : la grand-mère.

Mais je m'aperçois que j'abuse de la patience. Restons en là. L'autre jour, au Queen's je m'étais dit ceci : "Faust et Marguerite s'aiment beaucoup, beaucoup, mais si leur amour a des conséquences rapidement fatales, c'est qu'ils ne s'aiment pas chrétiennement, et leur apo théose n'est pas justifié. On oublie trop vite qu'il y a deux morts derrière cet amour là. Il n'y a qu'un amour qui mérite d'être divinisé, c'est l'amour chrétien, celui qui aurait fait de Marguerite une fiancée d'abord, une épouse ensuite. Cette fois là, Méphisto aurait été réellement battu." De là, mon cher ami, tout le bavardage précédent. Mais afin que tu ne me gardes pas rancune et qu'il y ait vraiment dans tout ce griffonnage quelque chose de bon, je termine par ces quelques vers que je trouve admirables :

Mais quand un amour est tel que le nôtre,
Qu'importe, après tout, qu'on se fasse vieux !
Nous pouvons rester jeunes l'un pour l'autre,
En nous aimant plus, en nous aimant mieux.

UNE JEUNESSE QUI POUSSE



I
Le père Laritain allant visiter son petit neveu qu'il n'a pas vu depuis trois ans.—Qu'est-ce que je vais acheter au bambin ? Je crois qu'un Polichinelle et un sabre de bois feront l'affaire.

II
Le neveu qui a grandi.—Hello ! vieille bourrique, ote tes nippes.



I
Chœur de cousines de la campagne.—Comment ! Tu n'as pas amené ton mari !
Madama Banjo.—Hélas non ! Le pauvre homme ! Fallait qu'il reste pour mettre les livres de la banque à jour.



II
La banque qu'il administre ce dimanche là.

Vois ces deux époux dont la tête tremble,
Assis côte à côte, heureux sans parler.
A force de vivre à toute heure ensemble,
Vois, ils ont fini par se ressembler.

Descendons comme eux la pente insensible,
Laissons maître et fuir les brèves saisons,
En ne nous quittant que le moins possible,
Nous ne verrons pas que nous vieillissons.

C'est la récompense ; on peut la prédire.
Les amants constants gardent, et très tard,
Sur leur lèvres pâle un jeune sourire,
Dans leurs yeux fanés un jeune regard.

Au fond du foyer, braise encore vivante,
Toujours la tendresse en eux brûle un peu.
L'habitude, honnête et bonne servante,
Ne laisse jamais s'éteindre le feu.

C'est de François Coppée, mon poète favori.
N'est-ce pas que l'on peut vieillir, et s'aimer encore, et être heureux. Un amour comme celui-là, qui embellit toute une vie et nous garde le cœur jeune, un amour comme celui-là est véritablement divin.

Montréal, Décembre 1891.

PAUL VARY.

DÉCOUVERTE DU BILLARD

Le British Museum vient de se rendre acquéreur d'une lettre très originale, datant de 1660 et relative à l'origine du billard.

D'après cette lettre, ce jeu a été inventé vers le milieu du XV^e siècle par le patron d'un mont-de-piété, nommé William Kew.

Cet industriel avait l'habitude de jouer chaque soir sur un comptoir avec les trois boules signalétiques suspendues à la porte de sa boutique, en se servant de la mesure appelée "yard." Le nom de "Bill Yard," dont on a fait billard, vient de ce que William ou Bill Kew poussait les boules avec la "yard" qui lui appartenait et que l'on appelait "Bill's yard," c'est-à-dire la yard de Bill.

Le mot "queue" vient aussi de Kew.
Au XVII^e siècle, le jeu du billard était déjà en grand honneur en France. Chamillard, ministre de Louis XIV, fut même célèbre par son adresse à ce jeu, ce qui lui valut l'épithète suivante :

Ci-gît le fameux Chamillard
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard
Un zéro dans le ministère.

LE PÈRE ET L'AMOUREUX

Mr. X... est au comble de ses vœux, le mariage doit avoir lieu prochainement. L'autre soir, il se rend, comme d'habitude, à la maison de sa dulcinée, mais c'est le père qui le reçoit.

—Mon cher monsieur, lui dit celui-ci d'un ton sévère, voilà assez longtemps que durent vos fréquentations ; vous venez ici trois ou quatre fois par semaine. C'est trop. Épousez ma fille ou cessez vos visites.

—Comment ! vous voulez que j'épouse mademoiselle Marie ? s'écrie le jeune homme tout joyeux.

—Oui, je le veux.

—Eh bien, monsieur, veuillez communiquer cette délicieuse détermination à mademoiselle votre fille. Depuis le premier jour que j'ai mis les pieds chez vous, je n'ai cessé de demander sa main, mais elle me repousse constamment.

LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ

Un monsieur, d'apparence modeste, visite la veuve d'un professeur distingué, et, après lui avoir fait part de la grande admiration qu'il avait toujours eue pour les talents du cher défunt, il lui dit :

—Je l'aimais tant que rien ne me ferait plus de plaisir que d'avoir sans cesse par devers moi la moindre petite chose qui lui aurait appartenu. Ne pouvez-vous pas me donner un souvenir de lui ?

La veuve, après une longue réflexion.—Mon Dieu ! Tout ce qui me reste de lui, c'est moi. Je ne sais pas si ça vous gênerait...
Le monsieur a déserté la ville.

LES INJUSTICES SOCIALES



(Chez le barbier)

Malheur! Le petit monsieur va payer ses dix sous comme le gros!

L'INFLUENZA

Voici l'influenza revenue, après avoir, en quatre-vingts semaines, fait son petit tour du monde. D'ores et déjà, elle fait rage en Allemagne, en Russie, en Écosse, à Londres, dans le Bordelais, le Périgord et la Vendée, à Saint-Malo, à l'Est, à l'Ouest, au Midi, au Nord, un peu partout. A Paris même elle a, sans crier gare, fait son apparition, et menace de faire là tache d'huile.

Elle nous est revenue, au surplus, la sournoise, comme elle était partie—incognito, sans avoir livré son secret. Histoire de faire la nique aux princes de la science, qui en sont toujours, après vingt mois de méditations et de recherches, à discuter, dans les nuages, sur les origines, la genèse, le mécanisme et l'état civil du mystérieux fléau. Tout ce qu'on sait à peu près pertinemment, c'est qu'on en meurt, et qu'elle affecte, au premier chef, le caractère infectieux.

C'est évidemment qu'il y a quelque microbe sous roche.

Pour qu'il y ait contagion, en effet, pour que le mal se répande ainsi avec l'envahissante rapidité d'une traînée de poudre pestilentielle, il faut apparemment que l'agent efficient, semeur ou colporteur de la mauvaise graine, soit un élément animé, une petite personne vivante, susceptible de se reproduire et de se multiplier à l'infini, à la façon du chiendent et des moisissures, et en état de passer, sur les ailes du vent, d'un organisme à l'autre, d'y prendre racine et d'y faire des petits. Il faut, en un mot, que ce soit un microbe... Je n'y suis point allé voir, mais, tout de même, j'en suis sûr.

D'autres, au surplus, y sont allés voir à ma place, qui ne sont

point rentrés "bredouille". Tel, par exemple, Herr Doktor Otto Seifert, "privat docent" de l'Université de Würzburg, qui revendique l'honneur d'avoir mis le premier l'œil et la main sur le corps du delit.

S'étant avisé d'examiner au microscope les sécrétions nasales et bronchiques d'individus "influenzés", mon dit Otto Seifert ne fut pas peu réjoui d'y découvrir un véritable foisonnement de micro-organismes de forme ovoïde (*micrococci*) mesurant 2 microns (2 millièmes de millimètre) de long sur un micron de large, tantôt isolés, tantôt soudés deux à deux, tantôt associés en chapelets.

Immédiatement, Otto Seifert institua toute une série d'expériences, d'où il paraît résulter que ce ferment indéterminé est, positivement, l'agent spécifique de l'influenza.

C'est parce que le *micrococcus Seiferti* révolutionnaire et froyablement, par sa perfide chimie, les organismes où il a une fois élu domicile, qu'on voit apparaître à sa suite toutes les tares latentes ou endormies, comme la lie des profondeurs monte à la surface d'un liquide brusquement agité.

C'est parce que les subtils poisons qu'il distille corrodent les muqueuses, altèrent les tissus et font de la masse sanguine un excellent bouillon de culture, que tous les autres parasites, dont nous sommes farcis, s'éveillent de leur torpeur, et, trouvant toutes les brèches ouvertes, se jettent furieusement, *quarentes qu'il devorent*, au point de moindre résistance, qui sur l'estomac, qui sur le cœur, qui sur le foie, les reins, la vessie, les articulations, la cervelle ou les poumons du pauvre monde.

— "On ne saurait s'imaginer", me disait l'autre jour l'un de nos spécialistes les plus experts, le docteur Albert Filleau (surnommé le *Troglodyte*, parce que, de son état, il travaille dans les "cavernes"), "combien, depuis deux ans, il m'a passé "par les mains de phthisiques que l'influenza "avait, non pas tuberculisés, mais rendus tuberculisables!"

Voilà comment l'influenza, relativement inoffensive en soi, a parfois des répercussions si désastreuses et des conséquences si meurtrières.

On ne saurait mieux la comparer qu'à Dalila, coupant les cheveux de Samson, pour le livrer, affaibli et désarmé, aux Philistins qu'il bravait triomphalement la veille. Bref, c'est une méchante fée, avec laquelle il ne fait pas bon plaisanter.

Mais comment neutraliser un poison indéterminé, auquel on ne doit pas connaître d'antidote, puisqu'on ne connaît même pas exactement sa nature?

La difficulté n'est qu'apparente. Point n'est besoin, pour expulser un intrus, de savoir son nom. Quand on ne sait pas comment neutraliser un poison, reste toujours la ressource de l'éliminer.

D'où l'impérative nécessité d'assurer scrupuleusement le fonctionnement régulier de la peau, ce vaste poumon extérieur plaqué comme un maillot sur le corps. Un fort bain de vapeur, une bonne suée, filtrant le sang et provoquant une révulsion salutaire, c'est encore à la moindre alerte—au moindre rhume, au moindre frisson—le plus sûr moyen de balayer du for intérieur les ordures toxiques où fermente la mort. Joignez-y, pour désobstruer les reins—cet autre émonctoire de la vie—le précieux benzoate de soude,

UN MENU DISPENDIEUX



Madame Muttonchop, ordonnant des hors d'œuvre dans un restaurant parisien—Çarçonne, emportez les chefs d'œuvres, beaucoup de les chefs d'œuvres.

que le bacille de la fièvre typhoïde lui même, un dur-à cuire pourtant, s'il en fut, a tant de peine à digérer. Evaporez enfin, dans une simple soucoupe laissée à demeure sur la veilleuse de famille, afin de "fumiger" l'appartement et de tuer les "microcoques" au vol, la solution suivante dont il plaît à ce journal de livrer la recette *gratis pro Deo* à ses lecteurs.

Eau	5 onces
Glycérine	1 1/2 "
Alcoolature de genièvre	1 1/2 "
Thymate de soude	1/2 "
Acide phénique cristallisé	1/5 "
Teinture de benjoin	1/2 "

Buvez par là-dessus force grogs bouillants au genièvre, dont l'arome empyreumatique est une caution d'antisepsie. Faites, pour achever de flamber les "toxinos", le plus possible d'exercice au grand air. Ne changez rien, par ailleurs, à vos habitudes, mais gardez-vous du surmenage et des papillons noirs.—(Les Soirées Littéraires, de Paris).

COMME ON VOIT LES AUTRES



Penout.—Je te dirai bien, Pêlo, que si j'avais des jambes comme l'individu qui s'en vient, je ne sortirais jamais dans le jour.



FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

IV

(Suite.)

UN MARCHÉ EST UN MARCHÉ.

Après avoir lu et relu ce billet dix fois, et après avoir été agitée par des sentiments divers, Hélène se résolut enfin à poursuivre la voie dans laquelle la poussait l'ambition.

Si elle n'avait pas vu le duc ce jour-là ; si le baron, dans sa colère, ne lui avait pas adressé des paroles qu'elle considérait comme de cruelles insultes, il est possible qu'elle se fut arrêtée sur le bord du précipice dont elle mesurait la profondeur. Mais, à présent qu'elle se rappelait les compliments que le duc lui avait faits et la menace du baron de la chasser à jamais des pensées de ce jeune homme, en lui faisant connaître son état de dépendance, elle n'hésita pas ; son orgueil l'emporta pardessus tous les obstacles et la précipita dans le chemin fatal où elle pouvait peut être trouver la richesse et les grandeurs, mais où elle serait assurément condamnée à une vie de torture dont elle n'avait pas idée. C'était payer bien cher la Tour-Blanche et la couronne de duchesse, mais elle ne s'effraya pas du prix.

Elle résolut d'aller trouver Vergat à l'heure et au lieu indiqués. En conséquence, elle s'occupa immédiatement de faire disparaître les traces de la colère à laquelle elle s'était abandonnée et prit ensuite ses mesures pour pouvoir sortir et rentrer sans être vue.

Elle se souvint alors que, dans sa fureur, elle avait renversé Béatrice. Elle regretta ce mouvement, dans la crainte que l'enfant ne se plaignit à son père et elle courut dans la chambre de la jeune fille pour faire sa paix avec elle, et, si elle n'avait point encore raconté l'incident au baron, l'empêcher de le faire.

Elle trouva la petite Béatrice seule, agenouillée près de son lit, en pleurs et priant.

Elle s'agenouilla à côté d'elle et l'entoura de ses bras ; mais l'enfant se recula et ses pleurs redoublèrent. Toutefois, Hélène persévéra, la caressa, la supplia de lui pardonner, lui raconta une foule d'histoires toutes mensongères et réussit enfin à la calmer et à lui arracher la promesse de ne révéler à personne ce qui s'était passé.

Hélène, sans appeler la gouvernante à son aide, l'aida à se coucher, et elle resta près d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

Pendant qu'elle était là, silencieusement assise, la lune se leva dans le ciel, et ses pâles rayons tombèrent sur le visage calme et placide de Béatrice.

Qu'elle était belle ! mais aussi comme elle ressemblait à une morte !

Cette pensée fit tressaillir Hélène et cette vue exerça sur elle une espèce de fascination. En voyant Béatrice immobile ainsi devant elle, l'idée qu'elle était, à ce moment, complètement en son pouvoir, traversa son cerveau.

Que son sommeil était tranquille ! que sa respiration était douce et égale ! et, cependant, combien il était besoin de peu de chose pour mettre fin à cette jeune vie et la rapprocher d'un degré de la possession de la Tour-Blanche !

Hélène se sentit oppressée au point d'étouffer ; elle sortit de la chambre d'un pas chancelant et s'enfuit dans la sienne.

Là, elle eut à soutenir une nouvelle lutte entre sa conscience et son ambition, entre l'honnêteté et le crime, qui lui paraissait entouré d'une auréole de richesse et de splendeur.

Hélas ! du côté de l'honnêteté, elle ne vit que son état de dépendance, l'humiliation à laquelle elle était soumise et qui lui était d'autant plus amère qu'on avait peut être moins l'intention de la blesser. Le crime, au contraire, évoquait dans son imagination des scènes éblouissantes où son rang élevé commandait les hommages et des plaisirs dont elle avait peine à se figurer les charmes et les douceurs.

C'est ainsi que, vaincue par l'imagination, la conscience fut rejetée dans le second plan ; et, sans mesurer ou comprendre les effroyables résultats de la démarche qu'elle allait faire, Hélène s'habilla et s'assit dans un coin obscur de sa chambre, pour attendre que l'heure du rendez-vous fût venu.

Quand le silence régna dans la maison et que la lune se fût cachée derrière de gros nuages, de sorte qu'il était impossible de distinguer un objet à dix pas, elle sortit, descendit sans bruit l'escalier, ouvrit la porte du château et courut à travers le jardin et le parc.

L'endroit où elle devait rencontrer Vergat, était celui-là même où elle avait quitté Ernest Rivolat, et elle éprouva un sentiment de contrariété à la pensée que ce dernier pourrait être là pour la présenter à la personne qu'il lui avait recommandée. Elle aurait voulu qu'il ne vint pas, afin qu'il ne fût pas mêlé à ce qui aurait lieu, car elle tenait beaucoup à ce qu'il ne possédât pas de secrète influence sur elle.

Malheureusement, cette influence, elle existait déjà.

En arrivant au bouquet d'arbres, et au moment où, avec une agitation nerveuse, elle plongeait ses regards dans l'ombre, elle crut entendre un léger bruit de pas. La lune, à ce moment, se dégagait d'un nuage et elle vit un homme sortir des profondeurs du bois et se placer, immobile, contre un tronc d'arbre.

Un coup d'œil lui dit que ce n'était pas Ernest Rivolat ; d'un second, elle reconnut qu'il était seul.

Une faible exclamation s'échappa de ses lèvres, car, quoiqu'elle s'attendit à voir quelqu'un sous l'ombre des hêtres, l'être qui était devant elle avait quelque chose qui tenait tellement du spectre et du fantôme qu'elle tressaillit et se sentit effrayée.

L'homme fit quelques pas vers elle et dit, à voix basse, en la voyant reculer :

— Ne vous alarmez pas, jeune dame, je viens ici en qualité d'ami pour vous. Mon nom est Vergat, — docteur Vergat, tout disposé à vous rendre les services dont vous aurez besoin, — moyennant une rémunération convenable. Vous trouverez en moi une personne, sur qui vous pouvez compter. Je suis un homme de parole, et, avec moi, un marché est un marché. Si je travaille à l'accomplissement de vos projets et si vous me payez selon nos conventions, vous ne me reverrez jamais après et votre secret périra avec moi. A présent, mademoiselle, si c'est votre bon plaisir, mettons-nous aux affaires le plus promptement possible.

Voilà qui était attaquer les choses du côté pratique. Qu'est-ce qu'Hélène se proposait de faire ?

En s'adressant à elle-même cette question, elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Se proposait-elle de demander la mort de ceux qui se trouvaient entre elle et la possession de la Tour-Blanche ? Cette question, qu'elle avait dans son esprit, il est certain qu'elle n'arriverait pas à se la poser direc-

tement, et, qu'à plus forte raison, elle n'y répondrait pas affirmativement ; et, cependant, elle ne trouvait pas d'autre réponse à faire.

Elle se tortila les mains et, se mit à marcher avec agitation. La conscience trouvait que l'occasion était bonne pour engager de nouveau le combat et elle ne la laissa pas échapper.

Le docteur Vergat l'examina quelques instants avec attention et dit ensuite :

— Soyez assez bonne, jeune dame, pour venir ici et laissez-moi vous adresser des paroles de sagesse, des conseils dont vous avez besoin dans le trouble où vous êtes et qui vous conduiront au but que vous désirez atteindre.

Elle s'arrêta et se plaça en face de lui. Il la regarda en plein visage et quelque chose comme un soupir s'échappa de ses lèvres.

— Vous êtes jeune, bien jeune, — belle, très-belle, vous n'êtes pas faite pour vivre dans un état de dépendance, continua-t-il.

Elle eut un mouvement des lèvres et ses yeux s'animent instantanément.

— Non, dit-elle entre ses dents blanches.

— Pour mener l'existence humble d'un esclave, pour être protégée et être un exemple de l'égoïsme du monde, ajouta Vergat.

— Non, murmura-t-elle.

— Pour être une créature qu'on puisse insulter à condition de la nourrir, — qu'on puisse caresser et maltraiter, à qui on puisse à toute heure rappeler l'humilité de sa situation, et dont le devoir est de se montrer toujours et quand même reconnaissante.

Il put voir qu'elle était en proie à de violentes émotions, mais elle ne fit pas d'autre réponse.

— Une gouvernante sans salaire ; — une femme de chambre dans une position fautive ; membre d'une famille, sans cependant être considérée comme faisant partie de cette famille ; être gardée tant qu'on le jugera bon, mais exposée à être renvoyée, comme un monstre d'ingratitude, le jour où votre orgueil se révoltera contre les insultes qu'on vous fera subir, voilà qu'elle est exactement votre situation. Je le répète, vous êtes trop belle pour supporter tout cela — vous n'êtes pas faite pour être dans la dépendance de personne.

— Non, non ! répliqua-t-elle avec véhémence, tandis que ses yeux lançaient des flammes.

— Vous avez raison, reprit Vergat. Et cependant, malgré toutes vos qualités et tous vos avantages, vous êtes dans un état de dépendance absolue, n'est-ce pas vrai ?

Elle détourna la tête en soupirant.

— Oui, poursuivit-il, dans un état de dépendance absolue, mais vous avez devant vous une brillante perspective. Vous ne possédez rien qui vaille aujourd'hui, vous n'avez que des espérances ; mais demain ? Ha ! Ha ! quel monde d'événements peut renfermer ce seul mot, demain !

Il s'approcha plus près d'elle, et plaça sa figure longue, mince et cadavéreuse si près de la sienne qu'elle recula involontairement ; mais il prit sa main froide et la retint avec la sienne qui était glacée comme celle d'un cadavre.

— N'ayez pas peur de moi, dit-il avec ses yeux brillants ; ne vous alarmez d'aucun de mes mouvements. Vous êtes une trop jolie créature pour qu'on veuille vous faire du mal. Je n'ai pas une mauvaise nature ; mais elle est de celles qui ne s'arrêteront pas devant la destruction des obstacles qui s'opposeraient au bonheur d'une aussi charmante personne que vous.

M. Ernest Rivolat a fait preuve de sagesse quand il a exprimé le désir que je vous visse.

et que vous me fissiez l'exposé de votre situation. Il suffit de vous voir pour être votre humble serviteur. Tel vous me trouverez. . . Je serai votre esclave,—votre esclave fidèle. Je me contenterai de vous demander, en échange des petits services que je vous rendrai,—un sourire, et de temps en temps une petite poignée de votre main douce et blanche.

Elle recula avec une sorte d'horreur. Il la suivit, en ajoutant :

—Avec quelques petits secours pécuniaires,—je ne saurais,—quelque bons et désintéressés que soient mes motifs,—me passer d'un peu d'argent, une simple bagatelle. Écoutez-moi :—silence !

Il regarda autour de lui, à droite et à gauche, et, baissant la voix, il murmura :

—Entre vous et ce superbe château qui s'élève là-bas, il existe trois vies.

—Trois vies ! répliqua-t-elle en frissonnant.

—Si elles disparaissaient, ces belles propriétés seraient tout à vous.

—Elles seraient tout à moi, répéta-t-elle en joignant les mains convulsivement.

—Cent mille francs pour chaque vie, ce serait un bon marché pour vous, dit-il.

Pendant qu'il prononçait ces paroles, ses yeux semblaient sortir de leur orbite et passer dans les siens.

—Je donnerais, je donnerais trois cent mille francs, dit-elle vivement, si si, si. . .

Elle s'arrêta.

—Si quoi ! demanda-t-il.

—Si, si je devais être maîtresse de la Tour-Blanche et de ses dépendances, répondit-elle faiblement.

—Vous ferez cela ?

—Oui.

—Mademoiselle, vous êtes jeune ; dit-il en ayant l'air de réfléchir. Vous ne devez pas mettre la main dans ces choses là. Je dois vous en épargner l'embarras. Votre rôle doit se borner à voir et à tenir l'enjeu. Quatre cent mille francs, avez-vous dit ?

—Quatre cent mille francs, soit, répéta-t-elle en baissant la tête.

—Cela fait exactement cent trente-trois mille trois cent trente trois francs trois centimes par vie, calcula Vergat en enfant ses joues.

Il se tourna vers elle.

—Un marché est un marché, et je suis homme de parole, dit-il en se frottant les mains. Ne me manquez pas, et je ne vous manquerai pas. Vous allez retourner au château, et vous continuerez à vivre comme par le passé,—sans penser à rien, si ce n'est au brillant avenir qui vous attend. Retournez dans votre nid, mon bel oiseau, et quand la première vie tombera, vous me reverrez. Votre petite main, et je vous dis adieu.

Avec une répugnance et un dégoût qu'elle ne pouvoit dissimuler, elle lui tendit sa main tremblante. Il la saisit et la porta à ses lèvres. Elle l'arracha, frissonnante d'horreur, et recula de deux ou trois pas, comme pour s'enfuir. Cependant elle s'arrêta, et il lui demanda vivement :

—Quoi ! y a-t-il autre chose ?

—Ernest Rivolat ? dit-elle avec hésitation.

—Laissez-moi le soin d'arranger tout cela, ma pauvre enfant, répliqua-t-il en faisant une grimace. Vous n'êtes pas faite pour être mise en contact avec de pareils pécheurs. Regagnez votre nid et attendez patiemment. Quand la première vie tombera, je me présenterai à vous.

Elle s'éloigna en frissonnant, et quand elle fut dans le parc, elle courut jusqu'à la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte.

—Quand la première vie tombera ! murmurait une voix à son oreille, tandis qu'elle

gravissait les marches de l'escalier noir et silencieux.

Elle mit ses doigts dans son oreille, et continua à marcher tout doucement.

—La première vie ! la première vie ! la première vie ! répétait la voix qu'elle ne parvenait pas à étouffer.

Qui des trois devait le premier succomber, victime de ces ambitions criminelles ?

A ce moment les yeux d'Hélène se portèrent vers une partie du corridor qu'éclairaient les rayons de la lune, tombant par une fenêtre d'en haut. Ces rayons éclairaient une personne qui était debout, immobile et qui la regardait. Elle éprouva une sensation étrange, comme si elle eût été changée en pierre, tandis que les voix ne cessaient de résonner à son oreille, et elle distingua, ayant sous les rayons de la lune un air livide et cadavéreux, les traits de son oncle, le baron de Romilly.

V

UNE NOUVELLE EXPLICATION.

Ce qu'Hélène avait vu dans le corridor n'était pas, comme elle l'avait supposé dans un premier moment de terreur, l'apparition de M. de Romilly, mais M. de Romilly lui-même. La vérité est qu'il passait par là, lorsque, entendant approcher un pas, celui évidemment d'une personne alarmée, il s'était arrêté, persuadé qu'il venait de surprendre un domestique en défaut contre les règles de la maison.

Il s'arrêta pour voir quel était le coupable, et ce fut avec plus de vexation que de surprise qu'il reconnut Hélène, quoiqu'elle fût enveloppée de la tête aux pieds dans un manteau sombre.

Elle avait une élégance particulière dans sa démarche, et dans ses manières une sorte de fierté qui la lui fit reconnaître à dix pas, malgré l'obscurité.

Il vit qu'elle était comme suspendue au bouton de la porte de sa chambre, prête à s'évanouir, et qu'elle le regardait avec épouvante, comme si elle eût craint d'être surprise dans l'accomplissement d'une mauvaise action.

—Hélène ! s'écria le baron d'une voix sévère.

Le son de sa voix parut la rappeler à elle ; elle respira longtemps, et puis se redressa, comme pour se préparer à répondre sur le ton qu'on mettrait à l'interroger.

C'était quelque chose de merveilleux que la façon dont elle recouvra son sang froid. C'est du moins l'observation que fit M. de Romilly, car il laissa échapper une exclamation d'impatience, et répéta avec un accent de colère plus prononcé :

—Hélène !

—Monsieur ! répliqua-t-elle, comme si elle eût été surprise de le voir lui parler de cette manière.

—C'est vous ! dit le baron, du ton de quelqu'un qui vient de faire une découverte désagréable. Je ne me suis pas trompé, quoique je sois vivement peiné.

—Veuillez, je vous en prie, monsieur, expliquer votre pensée, répliqua-t-elle avec hauteur. Quelque humble que soit ma position sous ce toit, et quel que soit mon état de dépendance vis-à-vis de vous, vous ne sauriez oublier que j'ai droit d'attendre justice de vous.

—Justice, vous l'aurez, Hélène, répondit-il.

—Et respect, monsieur !

—Respect ?

—Et respect surtout, monsieur.

—Permettez-moi, à mon tour, mademoi-

selle, de vous demander ce que cela signifie ?

—Simplement ceci, monsieur, que je ne veux pas être mal jugée, et que, aussi longtemps que je ne le serai pas, je désire être traitée comme quelqu'un qui est digne de respect.

—Continuez, mademoiselle, dit le baron en la voyant s'arrêter ; votre explication n'est pas complète.

—Je ne vois, monsieur de Romilly, ce que vous voudriez que j'ajoutasse ! répliqua-t-elle. En me voyant entrer dans ma chambre, vous avez fait réflexion que vous n'étiez pas trompé, mais peiné. Ceci, monsieur, est une observation injuste, basée sur un soupçon indigne. Il ne me convient pas qu'on fasse peser sur moi des suppositions qui ne sont pas fondées.

Le baron la regarda avec étonnement. Pendant un moment, il ne trouva pas une parole à dire, mais il se remit, et répliqua froidement :

—Ce corridor n'est pas un lieu convenable pour une explication.

—Mon petit salon, monsieur, est à votre service, répondit-elle avec un accent qui n'était pas exempt de raillerie.

Il bondit comme si un serpent l'eût mordu.

—Non, répondit-il. Vous viendrez me trouver demain à onze heures dans mon cabinet. Il est nécessaire qu'il y ait entre nous une explication sans réserve, si vous devez rester plus longtemps l'un des hôtes de la Tour-Blanche.

Il se détourna en achevant ces paroles et s'éloigna.

Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au fond du corridor, et puis elle entra dans sa chambre dont elle barra la porte.

Elle se débarrassa vivement de ses vêtements, et d'une main impatiente, elle dénoua ses beaux cheveux qu'elle laissa tomber en désordre sur ses tempes et sur ses épaules.

Elle arpenta l'appartement, tantôt s'arrêtant pour respirer, tantôt pressant ses mains contre son front.

Elle grinçait des dents comme si elle eût voulu les réduire en poudre.

—L'un des hôtes, des hôtes de la Tour-Blanche ! répéta-t-elle d'une voix rauque. Pourquoi ne m'a-t-il pas jeté l'insulte en plein visage ? Pourquoi n'a-t-il pas dit :—Si vous devez rester plus longtemps ici à mes crochets.—Malédiction sur vous, monsieur de Romilly ! soyez maudit pour les tortures que vous me faites endurer,—pour la flamme que vous avez allumée dans ma poitrine et qui ne s'éteindra jamais tant que vous vivrez, vous ou l'un des vôtres ! Je n'étais pas née pour cet horrible état d'esclavage, et je ne l'endurerai pas. Cet homme, que j'ai vu ce soir, avait raison. Je ne suis pas faite pour supporter le mépris des autres.

C'est moi qui mépriserais,—dédaignerais et insulterais ; et je me vengerais sur ceux qui voudraient me fouler sous leurs pieds. J'ai le pouvoir *ici* et *là*, ajouta-t-elle, en posant les mains sur son front et sur sa poitrine. Ma nature se développe, grâce aux soins de M. le baron de Romilly. Que sera-t-elle ? Je n'en sais rien, mais je sens naître en moi des pensées, des désirs et des aspirations dont je n'avais pas idée, avant qu'il n'eût froissé tout ce qu'il y a en moi de noble et de généreux. De quoi suis-je capable ?—De quoi ne suis-je pas capable ? Nous verrons, nous verrons !

Elle traversa sa chambre dans un état d'excitation voisin de la frénésie. Elle était bien jeune pour montrer de telles passions, mais, hélas ! les degrés de l'infamie, comme règle, ne dépendent pas des degrés de l'âge.

De jeunes esprits, s'ils sont naturellement dépravés, concevront des iniquités que beaucoup de cerveaux peut-être plus vieux et endurcis dans le mal, n'imagineraient jamais. Peut-être aussi, quand elle est née mauvaise, la femme se livre-t-elle à ses penchants avec infiniment moins de remords que l'homme, car elle s'inquiète beaucoup moins des conséquences qu'elle oublie même complètement, tant qu'elle est sous l'empire de ses passions. L'orgueil et la jalousie, l'envie et la vengeance dominant davantage chez la femme que chez l'homme, et cela se conçoit, car sa position sociale et son impressionabilité la rendent plus accessible aux influences extérieures. La nature de l'homme, si mauvaise qu'elle soit, n'est peut-être jamais capable de cette cruauté raffinée dont fait preuve la femme perverse, sans principe, et qui n'est satisfaite que quand elle a annihilé l'objet de sa vengeance.

Les bonnes femmes, qu'elles soient jeunes ou vieilles, sont donc par contraste, des anges sur la terre, et comme telles, on doit partout où on les rencontre, les aimer, les honorer et les respecter.

Hélène de la Roseraie avait en elle de très-mauvaises qualités, qui étaient restées; endormies jusqu'au moment où s'était produite la cause qui devait les mettre en mouvement. A peine même si leur développement était une question d'âge. Elles existaient dans la nature de l'enfant, et elles n'avaient attendu que l'occasion pour se manifester.

Si l'on pouvait invoquer une circonstance atténuante en sa faveur, c'était celle-ci, — qu'elle avait eu pour père un homme dissolu et dépravé, pour mère une femme légère, frivole et sans cœur; — qu'on avait complètement négligé son éducation, surtout la partie religieuse de cette éducation, — et qu'on l'avait habituée à croire qu'elle était l'égale des plus hauts placés.

Quand, à la mort de sa mère qui avait succombé à une bronchite gagnée à la sortie d'un bal, elle s'était trouvée orpheline, sans fortune, confiée aux soins d'un parent éloigné, — qui était rempli de bonne volonté, mais qui ne savait trop comment la témoigner, — le changement avait été rude pour elle.

Dans son enfance, on avait alimenté son orgueil, stimulé sa jalousie, et sa gouvernante, un vrai démon sous la figure d'une femme, l'avait habituée à nourrir ses sentiments de vengeance. On lui avait enseigné l'astuce, à savoir dissimuler ses sentiments, et c'est ainsi préparée, qu'elle était arrivée à la Tour-Blanche.

Le baron l'avait traitée d'abord avec une sorte d'apathie. La femme de charge n'avait essayé de prendre aucun contrôle sur elle, et Hélène, abandonnée à elle-même, était vite arrivée à maltraiter et à mépriser non plus seulement les domestiques, mais aussi les maîtres de Béatrice et de Raoul. Il lui arriva souvent d'être cruellement rappelée à la réalité de sa situation, qui n'était, après tout que celle d'une orpheline dont on pouvait se débarrasser d'un moment à l'autre. Alors, après un premier moment de rage et de fureur, elle comprit ce que sa conduite avait de dangereux, et que le moyen le plus sûr de perdre ceux contre qui elle avait conçu de la haine, était de se montrer bonne et conciliante à leur égard. C'est à dater de là qu'elle changea de manières, parut être affable et agréable pour tout le monde, et réussit à se faire passer dans la maison pour une très-aimable et très-charmante personne.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuillets qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

PALAIS DE BIJOUX

Les fêtes de Noël et du jour de l'An approchent, et chacun songe déjà aux cadeaux qu'il aura à faire; il se demande avec inquiétude où il pourra se les procurer au plus bas prix. Dépenser son argent pour en tirer le plus de profit possible et faire en même temps un plus grand nombre d'heureux, voilà la question essentielle.

Un bijou quelconque, un bracelet, un collier, des pendants, une montre, une pendule, etc., ce sont autant d'objets qu'on aime à recevoir et qui nous rappellent sans cesse le souvenir du donateur. Mais toujours se présente cette misérable question d'argent, car les bijoux sont chers. Heureusement cette année, nous avons, au milieu de nous, une maison qui se distingue, entre toutes, par son immense et magnifique fonds de bijoux, qui sont offerts à des prix relativement fort doux. La maison T. A. GROTHÉ, 95¹ rue St-Laurent, se fait remarquer par son élégance et son goût; ses décorations à l'intérieur sont tout à fait artistiques; c'est en un mot, un véritable petit palais, où les bijoux les plus divers sont étalés d'une manière féérique. Vous y trouverez un assortiment complet de bagues, broches, canées, émaux, pierreries, médaillons, montres d'or, montres d'argent, à remontoir, depuis \$5, chapelets en pierres précieuses, chaînes, colliers, épingles, boutons de manchettes et de cols, services à thé et à dessert, pots à l'eau, coupes de toutes sortes, nécessaires de toilette, articles nouveaux divers, pendules françaises et américaines, boîtes en pluche, éventails, etc. Toutes ces marchandises sont vendues à des prix extraordinairement bas, et chaque objet est garanti pour sa valeur, ce qui est un avantage immense. Allez donc, en pleine confiance, acheter vos étrennes chez M. Grothé, 95¹ rue St-Laurent; ses marchandises sont de premier choix; ses prix très modérés et ses employés d'une politesse exquise. Entrez donc sans crainte, et voyez, mais hâtez-vous. M. Grothé se fera un plaisir de vous montrer toutes ces belles marchandises.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

QUEEN'S - THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS
(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant lundi, 18 Janvier,
Matinée Mercredi et Samedi,

LE CÉLÈBRE ACTEUR

FRANK WILSON

DANS LA CHARMANTE COMÉDIE

LITTLE PUCK

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1.00; cercle d'orchestre, 75c et 50c; balcon, 50c; galerie, 25c; loges, \$6.00 et \$8.00.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c; cercle d'orchestre, 35c; balcon, 25c; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 18 JANVIER,
Après-midi et soirée.

LE FAMEUX DRAME

THE WORLD AGAINST HER

Excellente compagnie, jolis décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

WILLIAM & ORR'S METEORS

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVRETES DE URCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIIONS BILIEUSES, TORPEUR DE FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliaires,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

PRENEZ LE

REMÈDE de DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

Prix : \$1.00

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vernouillet

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVET, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Boulaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans **"LA PRESSE,"**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.